



## M<sup>me</sup> de La Fayette

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE



ADAME DE LA FAYETTE conserve une place incontestée dans la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, et cependant elle ne la doit qu'à un roman, à ce que nous appellerions aujourd'hui une nouvelle, mais marquée du sceau des œuvres qui durent. On peut dire qu'à côté des grands écrivains, ses contemporains, elle a été, elle aussi, créatrice. Tel surtout qu'elle l'a compris et réalisé, le roman est devenu le vrai domaine littéraire de la femme, où ses qualités, l'imagination, la finesse d'observation, le sentiment de la nuance, trouvent toutes leur emploi.

Mais, à côté de cela, il y a chez M<sup>me</sup> de La Fayette une personnalité exquise dont l'é'u le offre un attrait particulier. L'amie de M<sup>me</sup> de Sévigné qui l'appelait « cette divine raison »; celle pour qui La Rochefoucauld créa l'expression « une personne vraie »; la femme au monde, disait Boileau, « qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux » : — n'y a-t-il pas là tout un portrait, surtout si l'on y ajoute ce surnom de *Brouillard* que se plaisait à lui donner son cercle intime à l'époque où les surnoms étaient à la mode, pour rendre à la fois ce demi-jour dont elle aimait à envelopper son âme et ce léger nuage de souffrance causé par une mauvaise santé continue? Sa vie serpente comme un fil d'argent à travers une époque où tout pour nous est de l'histoire. Elle-même aimait à répéter : « C'est assez que d'être », et elle ajoutait, dans un commentaire manuscrit des *Maximes* de La Rochefoucauld : « Le caractère d'une femme est de n'avoir rien qui puisse marquer. » Elle a su donner à son existence le charme voilé, l'attrait pénétrant d'un de ses romans.

### I

Marie-Madeleine de La Vergne naquit en 1634. Son père, Aymar Pioche de La Vergne, gouverneur du Havre et maréchal de camp, homme de mérite et de savoir, s'occupa beaucoup de l'éducation de sa fille. On veut aujourd'hui que jusqu'à notre époque les femmes aient été plongées dans les ténèbres de l'ignorance : l'instruction des contemporaines de M<sup>me</sup> de Sévigné ne semble cependant pas à dédaigner. Au lieu de l'anglais ou de l'allemand, elles parlaient l'italien et l'espagnol, indispensables à la cour où les mariages de nos rois et les alliances politiques avaient mis ces langues en vogue ; elles y ajoutaient le latin, un peu de grec, assez de philosophie pour entendre Pascal, Descartes et Nicole, et M<sup>me</sup> de La Fayette, dans une lettre à Huet, le savant évêque d'Avranches, regrette que le temps lui manque pour suivre ses conseils en étudiant l'hébreu.



Les maîtres de sa jeunesse furent le Père Rapin, religieux aimable et bon théologien ; puis Gilles Ménage, ce savant un peu ridicule, admirateur enthousiaste de toutes ses belles élèves, qu'il célébrait en vers grecs et latins. Il devait rester, pour M<sup>me</sup> de La Fayette, l'ami sérieux de toute sa vie. « Qu'on est sotte lorsqu'on est jeune, lui écrivait-elle plus tard ; on n'est obligée de rien et l'on ne connaît pas le prix d'un ami tel que vous. Il en coûte cher pour devenir raisonnable, il en coûte la jeunesse ! »

A dix-neuf ans, Marie de La Vergne était loin de ces retours mélancoliques. Elle s'amusa des hommages plaisants de son professeur, secrètement flattée sans doute d'occuper ainsi un des beaux esprits les plus célèbres de son temps. D'après une jolie anecdote, un jour que ses maîtres se disputaient en sa présence sur le sens d'un passage latin, l'élève leur prit le livre des mains, et disant, avec un éclat de rire : « Vous n'y entendez rien », traduisit si correctement le passage que tous deux lui donnèrent raison. Elle préférait la poésie à la prose, et ne lisait guère Cicéron, mais souvent Horace ou Virgile, sans faire parade de sa science et en cachant avec soin sa supériorité. Fort jeune, elle accompagnait sa mère à l'hôtel Rambouillet, dont elle et son amie, Marie de Rabutin Chantal, un peu plus âgée et déjà mariée au marquis de Sévigné, devaient recueillir et continuer les vraies traditions, en se gardant des exagérations finales.

M<sup>lle</sup> de La Vergne avait seize ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, une Provençale, bonne personne, mais vaniteuse et affairée, se remaria assez promptement au chevalier Renaud de Sévigné, oncle du marquis, celui qui devait achever dans les austérités de Port-Royal une vie aventureuse mêlée aux intrigues de la Fronde. Sa femme lui donna par contrat l'usufruit de toute sa fortune, ce qui ne plut pas à M<sup>lle</sup> de La Vergne, déjà très froissée de ce second mariage. On ne voit pas cependant qu'elle ait eu autrement à s'en plaindre. M<sup>me</sup> Renaud de Sévigné tenait chez elle des assemblées de beaux esprits, qui tous s'empressaient autour de sa fille. L'abbé Costar, archidiacre du Mans et ami de Balzac et de Voiture, lui envoyait ses livres et l'appelait « l'incomparable... si belle, si spirituelle, si raisonnable ! » Déjà ce mot de raison qui revient en parlant d'elle !

Lorsqu'elle quitte Paris pour suivre ses parents en Anjou, au château de Champiré, près de Segré, Costar entretient avec elle une correspondance suivie et lui demande « si elle jouit paisiblement de la chère compagnie de ses pensées ». Scarron, écrivant à M<sup>me</sup> de Sévigné, en sollicitateur, selon son habitude, lui parle de M<sup>lle</sup> de La Vergne « toute lumineuse, toute précieuse », ce mot résumait alors les qualités d'une personne accomplie. Nous la retrouvons

au château de Nantes (1653), où son beau-père et sa mère étaient allés visiter dans sa prison leur ami, le cardinal de Retz, et travailler peut-être à l'évasion dont le chevalier de Sévigné fut un des agents les plus actifs. « Elle était fort jolie et fort aimable, écrit Retz, elle me plut beaucoup et la vérité est que je ne lui plus guère. » La *personne vraie* ignorait, on le voit, l'art de dissimuler.

Cependant cette jeune fille, si fêtée, si recherchée, arrivait à vingt deux ans sans être mariée ; peut-être sa réputation d'esprit même, jointe à son peu de fortune, effrayait-elle les prétendants. Celui qui se présenta enfin était noble et riche, d'une vieille famille d'Auvergne, les Motier de La Fayette, mais, semble-t-il, peu brillant et tout l'opposé de sa fiancée. A leur première entrevue, intimidé probablement, il ne trouva pas un mot à dire et partit sans avoir ouvert la bouche. Malgré les plaisanteries de son entourage, M<sup>lle</sup> de La Vergne, toujours raisonnable, loua son air doux et bon, et jugea prudent d'accepter un mariage aussi avantageux. Elle l'épousa en 1655 et le suivit dans ses terres, laissant tout son cercle intime se lamenter sur cet exil. Dans ses lettres à Ménage, elle dépeint, avec l'indulgence d'une femme supérieure, son existence de province, ses voisins, sa maison qui l'occupe, son mari — « qui l'adore, qu'elle aime fort et qui la laisse maîtresse absolue ». — C'était peut-être ce qu'appréciait le plus cette nature dominante sous ses airs de nonchalance. Bientôt, du reste, elle revint à Paris et son mari sembla disparaître de sa vie. Sans doute, il vécut beaucoup à la campagne, s'effaçant volontairement derrière sa femme, qu'il laissa veuve, aux prises avec une succession fort embrouillée. Elle montra, pour défendre la fortune de ses enfants, des qualités d'homme d'affaires qu'on ne lui aurait jamais soupçonnées. De ses deux fils, qu'elle aima d'une tendresse très vive, elle maria le second, le marquis, fort brillamment avec M<sup>lle</sup> de Marillac ; l'ainé, contrairement aux usages fut bien pourvu, grâce à sa mère, de riches bénéfices, et demeura le fidèle compagnon de sa vieillesse.

## II

Le comte de La Fayette était le frère de cette charmante Louise qui, jadis, avait quitté la cour du roi Louis XIII pour disparaître derrière les grilles de la Visitation. Maintenant elle s'appelait la Mère Angélique et était supérieure du couvent de Chaillot, où vivait retirée la reine d'Angleterre, Henriette de France. M<sup>me</sup> de La Fayette, qui allait souvent voir sa belle-sœur, se trouva introduite dans l'intimité de la souveraine détrônée. La jeune princesse Henriette d'Angleterre s'attacha, avec tout l'enthousiasme d'une très jeune fille, à cette grande amie, de



dix ans son aînée. Lorsque, plusieurs années après, elle épousa Monsieur, frère du roi, elle voulut conserver cette amitié et, sans occuper de charge dans sa maison, M<sup>me</sup> de La Fayette eut près d'elle toutes ses entrées et passa pour sa favorite et sa confidente : « Ne trouvez-vous pas, lui dit un jour la spirituelle princesse, que tout ce qui m'est arrivé ferait une jolie histoire ? Vous écrivez bien, écrivez ; je vous fournirai de bons mémoires. »

La tâche demandait du tact et de la délicatesse. M<sup>me</sup> de La Fayette sut s'en acquitter comme il le fallait, en conciliant sa franchise avec son affection. Chaque matin elle lisait son travail à la princesse, toutes deux en causaient et Henriette s'amusaient parfois à écrire elle-même quelques pages. Ce fut le divertissement d'un été dans ce château de Saint-Cloud où, l'année suivante, devait survenir le tragique dénouement, la mort foudroyante de la princesse, que les contemporains attribuèrent à une vengeance, et dont M<sup>me</sup> de La Fayette, sous l'empire de sa douleur, a laissé un récit simple et ému, d'une grande beauté. Dans la suite, elle acheva ces « Mémoires d'Henriette d'Angleterre » pour faire revivre le souvenir de sa chère princesse, qu'elle nous a conservé dans toute sa grâce.

Ce n'étaient pas ses débuts littéraires. Elle avait de bonne heure pris plaisir à écrire. Les portraits étaient le genre à la mode ; on les faisait circuler en manuscrits et chacun s'amusait à reconnaître l'original sous un nom d'emprunt. M<sup>me</sup> de La Fayette écrivit celui de son amie, M<sup>me</sup> de Sévigné, vers 1659. Celle-ci, le relisant beaucoup plus tard, disait : « — Il vaut mieux que moi, mais ceux qui m'eussent aimée il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant. »

Ce succès de salon la poussa peut-être à publier, en empruntant le nom de l'écrivain Segrais, par crainte du public, sa première nouvelle : « La Princesse de Montpensier ». Elle s'empara déjà de cette époque des Valois, qui lui apparaissait, idéalisée, comme un cadre romanesque fait à souhait pour ses gracieuses fictions.

Les premiers romans de M<sup>me</sup> de La Fayette sont encore dans le goût du temps, mais très courts, progrès sensible sur les interminables productions de M<sup>lle</sup> de Scudéry et de ses imitateurs, qui étaient ses seuls modèles ; mais avec son instinct de la mesure, elle avait coutume de dire en riant qu'une période retranchée valait un louis et un mot vingt sous. *Zayde* (1670) n'est encore qu'une nouvelle dans le genre de ces romans espagnols qui avaient dû charmer la jeunesse de M<sup>me</sup> de La Fayette, avec leurs aventures extraordinaires, leurs princesses naufragées, leurs passions à première vue, moins encore, sur un portrait. Mais à tout cet attirail romanesque, elle mêle la finesse d'analyse qui

lui appartient en propre et, avec un style délicieux qui devait se perfectionner encore, un grand charme de détails. Un nouvel élément était entré dans sa vie ; elle-même l'a résumé d'un mot : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

### III

Les biographes de M<sup>me</sup> de La Fayette font dater de 1665 son amitié avec La Rochefoucauld ; mais elle avait dû le rencontrer depuis longtemps chez leurs connaissances communes, soit M<sup>me</sup> de Sablé, soit M<sup>me</sup> du Plessis-Guénégaud qui, dans les salons de l'hôtel de Nevers (aujourd'hui la Monnaie), cherchait à créer un nouvel hôtel Rambouillet. Il y eut entr'autres une lecture de l'*Alexandre*, de Racine (en 1665), où tous deux sont nommés parmi les auditeurs. M<sup>me</sup> de La Fayette n'avait pas sans doute attendu jusque-là pour remarquer ce grand seigneur si célèbre par ses aventures de la Fronde, d'une politesse exquise avec les femmes, dont il aimait la conversation quand elles étaient intelligentes, et jeune encore de visage et de tournure, quoiqu'il touchât à la cinquantaine. On ne parlait que de ses *Maximes*, encore manuscrites, mais qu'il communiquait à ses amis. Par grande faveur, M<sup>me</sup> du Plessis obtint, en 1663, d'en donner une lecture à son château de Fresnes, lecture qui arrachait à M<sup>me</sup> de La Fayette cette exclamation : — Que de corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour imaginer tout cela.

Sous cette grande indignation, il y avait peut-être déjà un intérêt caché. Quelle fut la circonstance qui les rapprocha, c'est ce qu'on ne saura jamais ; les débuts de cette amitié s'enveloppent de ce « brouillard » cher à M<sup>me</sup> de La Fayette. Mais on conçoit aisément qu'en apprenant à mieux connaître cette nature triste, ce découragé de la vie, elle se soit prise de compassion pour les amertumes qui lui avaient fait si sévèrement juger ses semblables, et qu'il lui ait semblé doux de le réconcilier avec eux, en lui prouvant que l'amour-propre et l'intérêt n'étaient pas l'unique mobile des actions humaines. Ainsi comprise, l'amitié d'une femme supérieure est un bonheur rare, et M. de La Rochefoucauld, qui disait n'avoir jamais rencontré d'affection véritable que dans les romans, sut l'apprécier et y répondre.

Il avait alors cinquante-deux ans, elle, trente-six ; leurs goûts intellectuels étaient les mêmes, de nombreuses affinités existaient entre eux. L'auteur des *Maximes* s'adoucit sous cette serene influence. Du reste, il était fait pour l'intimité ; son esprit ne se déployait à l'aise que dans un cercle restreint ; il se déclarait incapable de parler en public et recula toujours devant le discours d'usage pour entrer à l'Académie. Avec les années, leur santé à tous deux se faisant mau-



vaise, cette intimité leur devint plus nécessaire encore.

C'est dans les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné qu'on retrouve, avec tous ses détails, cette existence des deux amis. Presque chaque jour la marquise s'en va *au faubourg* (le faubourg Saint-Germain; l'hôtel de M<sup>me</sup> de La Fayette était rue de Vaugirard). M. de La Rochefoucauld est toujours là, fidèle lui aussi à ces visites quotidiennes chez « sa voisine », spirituel et causeur malgré sa goutte. Souvent souffrante, M<sup>me</sup> de La Fayette, selon l'usage de l'époque, est étendue sur ce *lit galonné d'or* que critiquait un peu aigrement M<sup>me</sup> de Maintenon, pour laquelle elle n'avait jamais eu grande sympathie. « En été, on descend dans le jardin de l'hôtel « le plus joli du monde; tout y est parfumé, tout y est fleuri; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes ». — C'est M<sup>me</sup> de Sévigné qui dit cela à sa fille, car souvent elle ferme sa lettre chez son amie, en y ajoutant les compliments de l'entourage : M. et M<sup>me</sup> de Coulanges, l'abbé Têtu, Segrain, M<sup>me</sup> de Lavardin, qui aime tant les nouvelles et chez qui l'on va en « *barardinage* ». Après ces causeries aimables, on se rend ensemble à l'Opéra, on pleure au *Cadmus* ou à l'*Alceste* de Lulli, et « l'âme de M<sup>me</sup> de La Fayette en est tout alarmée ». Racine a fait une « comédie » qui s'appelle *Bajazet*, et que ses admirateurs placent bien au-dessus de tout Corneille; on va en juger de ses propres yeux et l'on revient fidèle au vieux maître qui, quelques jours après, lira sa *Pulchérie* chez le cardinal de Retz, où Molière viendra à son tour donner la primeur de son *Trissotin* (*Les Femmes savantes*), une « fort plaisante pièce », et Boileau de sa *Poétique*. Ou bien en carême, les deux amies iront « en Bourdaloue » qui leur dit « de divines vérités sur la mort » dont plus tard l'une et l'autre sauront se souvenir.

Un autre jour, c'est Versailles. Quoique M<sup>me</sup> de La Fayette se soit retirée de la cour, elle y reparait encore quelquefois, et le plus souvent pour remercier de faveurs accordées, car le roi a toujours eu de l'estime pour elle, en souvenir de son dévouement à la duchesse d'Orléans. Il la promène dans son parc, comme un simple propriétaire, ne parle qu'à elle et reçoit avec beaucoup de plaisir et de politesse les louanges qu'elle donne « aux merveilleuses beautés qu'il lui montre », — ou bien il lui assigne cinq cents livres de pension sur une abbaye « en accompagnant ce présent de paroles si aimables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes grâces ».

M. le Duc, fils du grand Condé, est encore un des habitués du salon de M<sup>me</sup> de La Fayette; elle est de toutes les fêtes de Chantilly et, à l'en

croire, « de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'en est point d'aussi beau ».

Ce crédit lui sert à protéger ses amis, sans sortir de chez elle, et quoiqu'ils se plaignent parfois — surtout M<sup>me</sup> de Grignan et son frère, un peu jaloux de l'amitié de leur mère pour elle — de ce qu'elle ne met pas assez d'empressement à les servir. Du fond de sa chambre, que bientôt elle ne quitte plus guère, elle conduit de nombreuses affaires; mais parfois elle s'échappe pour aller se reposer à Saint-Maur ou à Meudon. — « Elle y passera quinze jours, écrit la marquise, pour être comme suspendue entre ciel et terre; elle ne veut ni penser, ni parler, ni répondre, ni écouter, elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit, il lui faut donc du repos; je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est d'une tristesse incroyable; on comprend aisément ce qu'il a » — ou plutôt ce qui lui manque, avec le départ de l'amie sûre et parfaite, chez laquelle il s'est habitué à aller se consoler de sa goutte et des chagrins et des deuils, noblement supportés, qui accablent sa vieillesse.

Cette mauvaise santé chronique de ses vingt dernières années jette un voile transparent sur l'âme de M<sup>me</sup> de La Fayette, sans en altérer le charme, tout de demi-teinte. Elle écrivait des lettres délicieuses, mais fort rares, et tenait tête aux reproches de l'infatigable marquise, qui, lorsqu'elle était à ses Rochers, ne comprenait guère qu'on ne fût pas toujours prêt à saisir une plume pour lui donner des nouvelles de Paris. Un trait d'elle, c'est qu'il fallait la croire sur parole, tant elle était franche. « Elle n'aurait pas donné, dit Segrain, le moindre titre à qui que ce fût, sans être persuadé qu'il le méritait, et c'est ce qui a fait dire qu'elle était sèche quoiqu'elle fût délicate. »

En 1678, parut son roman de *La Princesse de Clèves*, longuement élaboré entre elle et La Rochefoucauld. M<sup>me</sup> de La Fayette y avait mis toutes les nuances que son âme savait si bien refléter; l'œuvre était pure et exquise. La Rochefoucauld put lui donner de la précision et de la netteté de style, et leur collaboration ne fut très vraisemblablement que l'influence exercée l'un sur l'autre par deux esprits sans cesse en contact. Ce fut un événement que ce petit livre, aussi simple que charmant, et trop lu pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici l'analyse. On s'abordait dans la grande allée des Tuileries pour en parler; l'*aven* de la Princesse était discuté, approuvé, rejeté; c'était du reste la note originale du roman et la « personne vraie » s'y retrouvait tout entière. La Rochefoucauld n'avait pas dû le lui suggérer, pas plus que ce dénouement grave et mélancolique, la délicatesse ombrageuse de cette séparation finale des deux héros. Le langage, la douceur pénétrante de



tant de scènes rappellent Racine; mais, lorsque le drame se noue ou s'achève, on sent un écho du vieux Corneille, du poète aimé de la jeunesse de Marie de la Vergne, à la grande école duquel elle avait appris ce qu'est le devoir triomphant de la passion.

Deux ans à peine (1680) et la mort inattendue de La Rochefoucauld vint atteindre M<sup>me</sup> de La Fayette au plus profond de son âme. C'est encore M<sup>me</sup> de Sévigné qui nous raconte cette mort. « — Son état est une chose digne d'admiration. Il est fort bien disposé pour sa conscience; mais du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question, il n'en est même pas effleuré. Il ne voyait pas hier M<sup>me</sup> de La Fayette, parce qu'elle pleurait, et qu'il recevait Notre-Seigneur. Il envoya à midi savoir de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille; ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte de ses derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. »

Quelques jours après, la mort est venue, et elle écrira, toute pénétrée du deuil de son amie. « Où M<sup>me</sup> de La Fayette retrouvera-t-elle un pareil ami, une telle société, une telle douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi, cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié! Je n'ai pas quitté cette pauvre amie; ces jours-ci, elle n'allait point faire la presse parmi cette famille en sorte qu'elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle. »

— « Tout se consolera, hormis elle, ajoute la Marquise un mois plus tard; nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme et cela la tue. »

« Tout le monde, écrivait M<sup>me</sup> de La Fayette à Ménage, perd la moitié de soi-même, avant d'être rappelé. » Le soir de sa vie était chargé d'ombres, et cependant elle devait, durant treize années encore, « traîner cette misérable vie jusqu'à sa dernière goutte d'huile ». Elle sut du moins chercher les consolations véritables. Selon le mot du temps, elle se convertit, c'est-à-dire qu'elle embrassa des pratiques religieuses plus ferventes. Peut-être l'amie de La Rochefoucauld, la femme savante avait-elle trop raisonné vis-à-vis de Dieu! Elle revint à une foi simple, humiliée, pénitente; son directeur fut le célèbre père Du Guet, de l'Oratoire, tenant par un coin aux jansénistes, mais plus doux, moins cassant, tout en restant aussi austère. Ses lettres de direction sont admirables de sagesse et de fermeté. M<sup>me</sup> de La Fayette lui dut la piété vraie qui lui fit supporter la vie et adoucit pour elle l'heure de la mort.

Pour remplir ses heures trop longues, comme

aux jours heureux, elle reprenait quelquefois la plume. Ce fut ainsi qu'elle écrivit son dernier roman, *la Comtesse de Tende*, et ses *Mémoires de la cour de France, en 1688 et 1689*, nets, précis, rapides, ne trahissant ni fatigue, ni souffrance. Elle se sentait si isolée qu'elle essaya de persuader à M<sup>me</sup> de Sévigné de quitter ses Rochers pour venir vivre avec elle, au moins tout un hiver; mais le cœur de M<sup>me</sup> de Sévigné était déjà trop rempli : elle en voulait presque à cette amie dévouée, qui jadis préférait ne pas lui dire adieu et ignorer la date de son départ, tant les séparations lui coûtaient, de venir lui proposer, en lui rappelant avec trop de franchise qu'elles étaient vieilles l'une et l'autre, de passer ensemble quelques-uns de leurs derniers jours. Ce refus dut être pour M<sup>me</sup> de La Fayette une dure déception.

Pourtant elle gardait autour d'elle quelques-unes des relations d'autrefois, égrenées avec les années, comme il arrive lorsqu'on redescend le penchant de la colline. Il lui restait M<sup>me</sup> de Coulanges, Fontenelle, Segrais, l'abbé Têtu, Boileau. Mais elle sentait le douloureux vide que laisse une affection parfaite et première, qui vous a longtemps absorbée, et elle en souffrait cruellement.

Toutes ses dernières lettres portent la marque de cet état de son âme. « Je n'ai de repos ni jour ni nuit, ni dans le corps ni dans l'esprit, écrit-elle à M<sup>me</sup> de Sévigné en janvier 1692. Je ne suis plus une personne, ni par l'un ni par l'autre; je pèris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. » Et un peu plus tard à Ménage, qui devait mourir la même année qu'elle : « Je ne crois pas pouvoir vivre longtemps en cet état, qui devient trop désagréable pour en craindre la fin. Je me sou mets sans peine à la volonté de Dieu : c'est le Tout-Puissant, de tous côtés il faut venir à lui. »

Elle mourut en effet presque subitement, au mois de mai 1693, d'une maladie du cœur, qui l'emporta en quatre jours, sans qu'elle eût repris connaissance. Ses amis se rappelèrent avec consolation qu'elle avait communiqué avec une grande ferveur quelques jours avant, comme par une grâce providentielle. Elle n'avait que soixante ans.

Sauf les inévitables tristesses de ses dernières années, peu de vies furent plus heureuses et plus calmes; elle le dut sans doute à « cette divine raison », à cette droiture scrupuleuse, qui, malgré le mot plaisant, prononcé par elle un jour et souvent cité : « A-t-on gagé d'être parfaite? » dirigèrent toutes ses actions. Il est en outre assez curieux d'observer que c'est une femme qui a créé dans notre littérature le roman d'analyse, destiné à y prendre tant d'importance, et qui a substitué au récit d'aventures purement imaginaires, l'étude attentive des caractères et des sentiments.

A. CHEVALIER.



# BIBLIOGRAPHIE

## TROIS DEMANDES EN MARIAGE

PAR MADAME DE NANTEUIL

Parmi les ouvrages d'une plume exercée qui compte déjà de nombreux succès, *Trois demandes en mariage* n'est pas celui auquel nous donnerions la préférence. Il faut à M<sup>me</sup> de Nanteuil des sujets plus amples et, le dirons-nous, plus virils, des sujets auxquels l'histoire ou les voyages apportent leur appoint.

La psychologie pure et simple ne paraît pas être son domaine; elle traite avec une certaine dureté les caractères féminins, à moins qu'ils ne soient marqués au sceau d'une chevaleresque droiture, comme l'est par exemple celui de cette aimable Anne Descoupres, si sottement sacrifiée par le jeune marquis de Rocheverte à sa perfide cousine Blanche. Ah! il faut voir comme M<sup>me</sup> de Nanteuil exécute les coquettes et aussi les mères ambitieuses prêtes à tout, même à l'intrigue, pour bien marier leurs filles, comme elle les démasque, comme elle les conduit jusqu'à la dernière extrémité de leurs méchants desseins, sans leur laisser aucune excuse!

M<sup>me</sup> Descoupres et sa fille Blanche ont accumulé les mensonges sur les trahisons pour frustrer Anne, pour lui voler un fiancé d'ailleurs moralement indigne d'elle; mais, par une juste rétribution de la Providence, la proie qu'elles convoitent leur échappe à la fin. Guy de Rocheverte trouve une troisième larronne qui le met sous le joug à son corps défendant, et fait de lui le plus malheureux des hommes.

Tout cela est très logiquement mené, d'une réalité rigoureuse et en même temps moral, sans la moindre fadeur. Malheureusement les demi-teintes, les transitions manquent un peu. Ce que nous préférons dans cette histoire de deux jeunes filles et d'un jeune diplomate, c'est le touchant épisode de la chienne écossaise Katty, qui est de fait la véritable héroïne du récit, et quelle héroïne! morte pour avoir été trop fidèle, morte d'épuisement, après avoir entrepris de suivre de Nice à Vienne un maître ingrat qui l'abandonnait!

Je défie les cœurs les moins sensibles de rester froids devant l'odyssée véridique de l'intrépide Katty qui comprit et pratiqua si bien le dévouement. Certes je suis de l'avis du prêtre éclairé qui accorde une vie future aux pauvres âmes à quatre pattes lorsqu'en ce monde elles ont donné de beaux exemples aux âmes humaines (1).

(1) *Trois demandes en mariage*, par M<sup>me</sup> de Nanteuil. 1 vol. 3 fr. Librairie Bliet, 55, quai des Grands-Augustins.

## AU LOIN

Souvenirs de l'Amérique du Sud  
et des Iles Marquises

PAR AYLIC MARIN

Nous ne croyons pas nuire à l'auteur d'*Au loin* en divulguant sa proche parenté avec un romancier très aimé des lectrices de ce journal, Aylicson. Une jolie préface le montre revenu des périlleux voyages, et se rappelant, entre sa femme et son enfant, l'existence aventureuse de la marine à laquelle il a renoncé pour eux.

C'est une évocation rapide et très complète cependant, conduite avec infiniment de verve, et où les tableaux se succèdent, aussi amusants qu'instructifs. Sous cette plume alerte, colorée, pleine d'entrain, les anecdotes personnelles, les croquis animés de physionomies locales s'entremêlent à des renseignements précis, de sorte qu'en voyageant dans l'Amérique du Sud et les Iles Marquises, vous avez le plaisir de rencontrer des souvenirs vrais, aussi agréables que peuvent l'être les inventions d'un roman, et d'acquiescer une foule de connaissances historiques, géographiques, ethnographiques et autres.

Malgré l'intérêt sensationnel des détails sur la sauvagerie canaque, vous goûterez particulièrement, pensons-nous, un séjour dans la patrie de Sainte Rose, la demoiselle des Flores, dont la légende poétique et naïve est contée à ravir (1).

## AMOURS SIMPLES

PAR PIERRE MAEL

Il n'est certes pas assez simple le style dans lequel nous sont contées ces simples amours, on y peut relever tantôt de l'emphase et tantôt de la mièvrerie; c'est là un reproche que nous ferons à cette honnête idylle, à ce joli conte de fées contemporain où, sur le vieux sol breton, l'on voit, auprès d'un digne médecin de campagne, dédaigneux de l'argent et pieusement préoccupé des destinées de l'âme, fleurir une belle jeune fille qui n'aspire en ce monde qu'à l'amour de son cousin Joël et à qui vient par surcroît un héritage.

Naturellement Pierre Maël, selon son habitude, à laquelle il a bien raison de rester fidèle, place les figures de braves gens qu'il nous présente auprès du décor de la mer que, grise ou bleue, il excelle à peindre (2).

TH. BENZON.

(1) *Au loin*, par Aylicson. 1 vol. illustré. Delhomme et Brigue, éditeurs, 43, rue de l'Abbaye.

(2) *Amours simples*, par Pierre Maël. 1 vol. 3 fr. Librairie Marpon et Flammarion, 26, rue Racine.



# CONSEIL

## Les lectures



Il est des points importants dans la vie des femmes, il en existe peu, sans contredit, qui doivent attirer l'attention plus sérieusement que les lectures.

L'esprit y puise surtout son aliment. Rien n'y supplée complètement, parce que les entretiens mêmes laissent parfois une trace plus fugitive, ou sont accompagnés de mille distractions, de diversions qui en atténuent l'effet. Il importe de lire, mais combien surtout il importe de savoir lire !

Il est une hygiène pour l'esprit comme pour le corps, et l'on peut suivre, en ce qui concerne les lectures, la règle dont on use pour la nourriture matérielle. Cette nourriture ne doit être ni trop, ni trop peu abondante : chacun doit voir ce que son estomac en réclame et en supporte. Elle ne doit être ni trop légère, ni malsaine. Il serait absurde de ne se nourrir que de pâtisseries et de sucreries, il serait nuisible de choisir des aliments capables d'échauffer le sang. Enfin, il est indispensable de consulter son tempérament particulier, de manière à ne pas accroître ses maux et à réagir contre eux.

La nourriture de l'esprit doit être variée, et alimenter les diverses facultés qui la réclament. De même que ce que nous mangeons contient une diversité d'éléments chimiques destinés à entretenir le sang, les muscles, les os, etc., dans nos lectures nous devons rechercher ce qui nourrit, fortifie, perfectionne notre cœur, notre intelligence, notre jugement, notre volonté.

Je crois qu'on peut faire trois parts dans ses lectures. Il doit y en avoir d'essentiellement utiles et bienfaisantes, s'adressant à la partie la plus haute de notre être, nous éclairant sur nos devoirs, sur le bien, l'idéal à poursuivre. D'autres auront pour but d'élever et d'orner notre intelligence ; et enfin les dernières, auxquelles la part doit être faite plus restreinte et d'une manière judicieuse, seront destinées à nous récréer et à nous reposer.

Les lectures qui ont pour but de nous rendre meilleurs sont des lectures religieuses. Lisez d'abord l'Evangile, cette source inépuisable de perfection, et que, il est honteux de le dire, si peu de gens connaissent autrement que par les extraits qu'on en lit le dimanche. Et ensuite, faites un choix dans les écrits des saints ; presque tous joignent des beautés humaines aux beautés religieuses, parce que le contact de

Dieu élève et perfectionne même les facultés de l'esprit. Il est bon de chercher le beau dans les enseignements les plus graves. De merveilleux génies ont parlé de Dieu en termes aussi hauts que le permettent les bornes de notre intelligence ; aimez à les lire. Choisissez encore quelques vies de saints ; à notre époque on les écrit avec un puissant intérêt, faisant revivre leur temps, leurs idées, leur cœur, leur forme humaine, si je puis ainsi parler, ce qui les rend plus accessibles, plus imitables que les froids et secs panégyriques d'autrefois.

Des lectures religieuses, ainsi choisies, auront le double avantage d'élever votre cœur, de le disposer au bien, et de donner du développement à votre intelligence. Elles rentreront par là dans la seconde catégorie, celle des livres instructifs, utiles à la formation du jugement et au perfectionnement des facultés. Ils comprennent encore l'histoire, des morceaux de littérature, etc. Ils doivent être choisis avec soin. L'erreur, le mauvais esprit se glissent partout. Il importe extrêmement de se former des opinions justes ; le jugement se fausse dès qu'il adopte une suite d'idées erronées.

Enfin, il y a les lectures d'agrément. Ici, la question se complique et devient réellement difficile. Quelle est la mesure de cette distraction, comme temps, comme genre ?

Et d'abord, combien de temps y consacrer ? Ceci dépend de toutes sortes de choses. Il serait naturellement blâmable de négliger ses devoirs pour des lectures amusantes, et même d'y consacrer un trop grand nombre d'heures pouvant être employées d'une manière plus utile. Ce genre de délassement représente au point de vue moral ce que sont les sucreries dans l'hygiène de l'estomac : la petite quantité est indiquée. Lire trop de livres futiles rend l'esprit vain, dégoûte des choses sérieuses, détache de la vie réelle, inspire des goûts factices et des idées romanesques. La vie n'est pas un plaisir, c'est bien plus haut : elle est un devoir. Nous pouvons nous délasser, jamais faire notre occupation d'une suite de fictions, de chimères.

Dans une autre causerie j'essayerai de vous prouver que ce genre de lectures, romans surtout, et même poésie, ne doit être pris qu'à petite dose, et peut exercer sur l'âme une influence détestable, sans compter qu'elles nous gâtent trop souvent le monde réel. C'est une grave erreur de se croire à l'abri de l'influence des livres ; nous creuserons ensemble cette question, une des plus sérieuses qui puissent vous concerner.

M. MARYAN.



# LA FEUILLERAIE

(SUITE)



Le temps était triste, humide, le ciel gris en harmonie, lui semblait-il, avec ses pensées. Elle leva les yeux vers ces profondeurs que n'égayaient aucune teinte d'azur, aucun nuage vaporeux, aucun rayon de soleil, et ses mains se joignirent instinctivement dans l'attitude de la prière. Lorsque tout s'écroule autour de nous, lorsque tout nous abandonne et que nous flottons, comme des épaves, sur les flots de ce monde, il est doux de songer à la stabilité de Celui qui nous soutient et nous dirige ; sa Providence est immuablement bonne, et le secret suprême de la paix est de s'abandonner au soin sage et tendre qu'elle prend de nous tous, si déshérités que nous semblions.

Il était sept heures du soir lorsque le train s'arrêta à la gare d'Orléans. Nelly se disposait à prendre une voiture, lorsqu'elle reconnut la petite livrée bleue, liserée d'orange, de M<sup>me</sup> Herrison, et le visage d'un de ses domestiques, qui, au même instant, l'aperçut et s'avança vers elle.

— La voiture est aux ordres de Mademoiselle... Mademoiselle veut-elle me donner son billet de bagages ?

C'était un soulagement de voir qu'on avait pensé à elle, qu'on lui témoignait de l'attention, et que le petit ennui de s'occuper de ses bagages et de sa voiture, chose inusitée pour elle, lui était épargné. Elle suivit le domestique, monta dans le coupé qui l'attendait et se sentit émue de reconnaissance en y trouvant une fourrure et une boule d'eau chaude.

— Comme c'est bon de la part de M<sup>me</sup> Herrison ! se dit-elle. Je voudrais l'aimer, oui, je le voudrais, et je serais heureuse d'ajouter un peu d'agrément à sa vie...

Le domestique se disposa à fermer la portière.

— Il est inutile que mademoiselle attende ; le coupé va partir, j'emmènerai les bagages dans un fiacre.

Et le cheval bai-brun enleva la voiture d'un mouvement rapide.

Nelly connaissait mal Paris, mais assez cependant pour éprouver cette impression de plaisir involontaire que ressentent les personnes jeunes en se retrouvant au milieu de ses rues brillantes et pleines de mouvement. Bientôt le coupé dépassa la zone solitaire qui entoure la gare d'Orléans, et roula sur les quais plus animés ; Nelly revoyait les monuments qui avaient jadis développé en elle le goût du beau : les tours majestueuses de Notre-Dame, la flèche aérienne de la Sainte-Chapelle, la noble façade du Louvre, puis aussi ce spectacle féerique qu'offrent les ponts, les rives de la Seine brillamment éclairés. Si rapide que fût l'allure du petit coupé, ce fut ensuite un coup d'œil agréable que celui des magasins étincelants de l'Avenue de l'Opéra et des quartiers élégants qui l'entourent. Puis, on dépassa ce centre animé, et dans les rues plus paisibles qui environnent le parc Monceau, Nelly eut le loisir de penser à la prochaine entrevue avec M<sup>me</sup> Herrison, et de trembler un peu à cette perspective. La voiture s'arrêta devant un petit hôtel, dont deux candélabres éclairaient la porte élevée, les immenses fenêtres, les murailles ornées de faïences, et Nelly pénétra dans un hall des plus modernes, dont le pavé de mosaïque disparaissait çà et là sous d'immenses peaux d'ours et des tapis d'Orient, et au fond duquel se déroulait un escalier à rampe sculptée, orné de tout ce que peuvent rassembler la fantaisie et l'art : cuivres, faïences, statues, plantes vertes, étoffes anciennes et vieilles tapisseries, tout cela accroché aux murailles, jeté sur la rampe, drapé dans le désordre le plus pittoresque et le plus savant.

Une femme de chambre était à la porte.

— Madame m'a chargée de l'excuser près de Mademoiselle ; elle vient de sortir pour dîner en ville, devant aller ce soir à l'Opéra avec des amis. Si Mademoiselle veut monter chez elle ?

Il y avait, sous cette forme de langage très respectueuse, un ton d'impertinence que Nelly démêla aisément, et contre lequel elle résolut de se cuirasser.

On la conduisit à une chambre du second étage, tendue avec goût de cretonne à fleurs. Elle offrait l'aspect le plus confortable, bien qu'elle fût très simple : le tapis épais, les rideaux tirés, le feu brillant, la lampe à abat-jour, tout cela était agréable par cette froide soirée de janvier. La femme de chambre offrit à Nelly de l'aider, mais sans empressement, et, sur son refus, écarta une portière.



— Voici le cabinet de toilette de Mademoiselle; il n'y a pas de cheminée, mais une bouche de chaleur... Mademoiselle descendra-t-elle, ou veut-elle qu'on lui apporte son dîner ici?

— Je préférerais dîner ici, si cela ne cause pas de dérangement.

Et elle resta seule dans ces deux petites chambres qui, pour un temps indéterminé, constituaient son *home*.

Nelly était de ces femmes qui ne peuvent habiter un endroit quelconque, fût-ce vingt-quatre heures, sans s'y faire un chez soi, sans y imprimer un cachet personnel. Elle ouvrit son sac de voyage, en tira les photographies de son oncle et de sa tante, et les plaça sur la cheminée, puis elle posa sur un petit chevalet une vue de la Feuilleraie, qu'elle avait crayonnée la veille de son départ, et qu'il lui était doux et poignant à la fois de revoir, maintenant qu'elle en était éloignée. Elle rangea ses vêtements, et sa chambre était déjà en ordre quand on lui apporta un plateau chargé d'un dîner assez délicat.

Si elle eût été moins seule et moins triste, ce repas, pris sur une petite table près d'un bon feu, aurait été agréable. Mais elle n'avait pas faim, et elle éprouva une impression de soulagement lorsque, le plateau ayant été enlevé et la femme de chambre lui ayant demandé si elle n'avait plus besoin d'elle, elle se retrouva tranquille, sûre de n'être plus troublée dans ses pensées et sa tristesse.

Elle mit une bûche au feu, rapprocha un fauteuil de la cheminée et prit un livre; mais bientôt, il se referma sur ses genoux sans même qu'elle s'en aperçût. Les yeux attachés sur la flamme, cédant malgré elle à une vague et douloureuse rêverie, il lui semblait revoir dans les formes mystérieuses des braises ardentes et dans les flammes qui montaient, capricieuses, des choses intimes, douces et poignantes... Que de fois elle avait ainsi regardé le feu du hall, à la Feuilleraie! Elle n'y voyait alors rien que de doux et de joyeux. Comme la vie a des aspects divers, comme elle change soudainement! Maintenant, voici que Nelly s'assied au foyer d'une étrange. Quel y sera son rôle? Comment y sera-t-elle traitée? Combien de temps y restera-t-elle? Ce n'est qu'une halte, elle le sait bien. Hubert reviendra, et elle devra chercher alors un autre asile. Que fera-t-elle? Elle devra travailler: son petit avoir, en supposant qu'il lui revienne intact, ne suffirait pas à la faire vivre, et surtout ne lui permettrait pas de faire un peu de bien. Elle dessinerait... d'autres fabriques utiliseraient peut-être le talent et l'expérience acquis aux jours de bonheur... Où irait-elle? Ah! si elle pouvait s'abriter dans ce petit village où elle était connue, aimée! Mais peut-être serait-il désagréable à Hubert de la voir travailler; même si, comme elle en était sûre,

il ne gardait pas la fabrique, il habiterait parfois la Feuilleraie ou... ou Granlieu, et il était trop orgueilleux pour ne pas souffrir de voir une de ses parentes astreinte à un labeur... Il voudrait l'aider... Cela, jamais, elle avait son orgueil aussi, ou plutôt sa dignité. Il faudrait se perdre en quelque lieu inconnu ou dans ce Paris, dans cette foule qui permet si bien l'isolement. Dès maintenant ne pouvait-elle pas y préparer son avenir, s'y arranger par avance une vie de travail? Oh! le travail ne l'effrayait pas, mais la solitude, — la solitude, si lourde à vingt ans, quand le cœur a été meurtri, quand on pleure des personnes chères, quand on n'a pas d'avenir terrestre!

Nelly pleure, mais ses larmes la rappellent soudain à elle-même. Elle sait que la tristesse est mauvaise et inutile, et elle élève son âme, par un mouvement qui lui est facile, parce qu'il vient de la longue habitude de sa vie, vers cette région mystérieuse et sereine d'où l'on domine les orages, même lorsqu'on en souffre encore. Au-dessus des événements qui ballottaient sa vie comme une épave, n'y avait-il pas la volonté sage et aimante qui dirige toutes choses pour notre bien, vers un but que nos yeux humains ne voient pas toujours, mais auquel la foi adhère? Dieu n'est-il pas toujours là, venant à nous sous toutes les formes, oui, même à travers les souffrances et les angoisses, mystérieuses apparences, déguisements étranges sous lesquels l'âme qui sait reçoit toujours sa lumière, son amour, pourvu qu'elle s'ouvre toute grande à ces manifestations de sa volonté. La paix et le repos de ce monde sont dans l'abandon à Dieu.

Nelly le savait, mais il lui semblait que maintenant elle apprenait de nouveau, d'une manière plus excellente et plus intime, cette divine leçon... Et de ce principe il en découle un autre comme un ruisseau de sa source: l'oubli de soi. Elle essuya ses yeux encore pleins de larmes et cessa de se plaindre elle-même.

— Il y a des milliers de créatures, se dit-elle, qui, plus malheureuses que moi, n'ont pas les consolations qui m'ont été révélées... Qu'importe ce que je souffre si je vais à Dieu en faisant un peu de bien? Un jour viendra où je retrouverai ceux que j'ai perdus...

La flamme du foyer montait vive, joyeuse, un petit grésillement harmonieux semblait faire frémir les braises rouges comme des rubis, et les rumeurs de la rue étaient atténuées par les tentures abaissées.

— Pourquoi ne pas jouir au jour le jour de ce qui m'est donné? Je suis bien ici, pensa de nouveau la jeune fille, faisant un courageux effort, et je ne dois pas être triste...

Et elle reprit son livre jusqu'au moment où, la pendule sonnant dix heures, elle se décida à se livrer au repos.



## XVII

Si fatiguée que fût Nelly de son voyage, elle s'éveilla de bonne heure. La maison semblait plongée dans un silence complet, quoique le jour commençât à paraître. Elle n'osa pas sonner, et fit sa toilette, puis ses prières. Alors, elle entendit un peu de bruit, on rangeait les chambres voisines. Elle ouvrit sa porte et vit un domestique qui époussetait les meubles.

— Pouvez-vous me dire à quelle heure M<sup>me</sup> Herrison est visible ?

— Madame n'a pas d'heures fixes pour se lever ou sortir. Elle n'a pas encore sonné.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de lui faire dire par sa femme de chambre, quand elle sera réveillée, que je suis arrivée et que j'ai hâte de la voir ?

Le domestique s'inclina, et Nelly rentra chez elle.

Elle se sentait étrangement abandonnée. Bien que sa chambre ne fût pas froide, grâce à la chaleur du calorifère, elle aurait aimé à avoir un peu de feu, et en même temps, accoutumée à une sortie matinale et au grand air de la campagne, elle se trouvait resserrée dans cette petite chambre, et malheureuse de n'avoir rien à faire. Elle voulut prendre un des livres qu'elle avait apportés ; mais la perspective de sa prochaine entrevue avec M<sup>me</sup> Herrison la rendait nerveuse, et elle ne pouvait réussir à fixer son attention. En désespoir de cause, elle ferma le livre et s'approcha de la fenêtre. Elle ne donnait pas sur le parc, mais sur la cour de l'hôtel, où un palefrenier entraînait, à cet instant même, avec un admirable cheval de selle qu'elle reconnut pour l'avoir vu monter par M<sup>me</sup> Herrison. Un coupé était tiré des remises et l'on inondait les roues d'eau fraîche. Tout ce personnel d'écurie parlait et riait bruyamment, et Nelly s'éloigna de la fenêtre avec un sentiment d'ennui et de tristesse ; mais à ce moment, elle se souvint que son cabinet de toilette était orienté d'une manière différente, et elle courut y chercher un peu de vue et de distraction. Elle ne s'était pas trompée : il donnait sur le parc et, si peu réjouissant qu'en fût l'aspect en cette saison, elle éprouva un véritable soulagement en revoyant des arbres, du gazon, et en songeant à l'agrément que lui procurerait, pendant l'été, le voisinage de cette verdure. Elle demeura là jusqu'au moment où elle vit paraître la femme de chambre qu'elle avait vue la veille, portant un plateau.

— J'ai frappé ; mademoiselle n'a pas répondu... Mademoiselle n'avait pas donné d'ordres pour son déjeuner, j'ai monté du chocolat... Est-ce bien ?

— Très bien, je vous remercie. M<sup>me</sup> Herrison n'a pas sonné ?

— Non... A quelle heure faudra-t-il monter dorénavant le déjeuner de mademoiselle ?

— Vers huit heures, si c'est possible... Ayez la bonté de m'avertir quand votre maîtresse sonnera.

— Oui, mademoiselle...

Et la servante se retira, laissant Nelly en face d'un plateau confortablement recouvert d'une serviette brodée de rouge, sur lequel se trouvaient une minuscule chocolatière d'argent, des rôties et des sandwiches.

Rien ne pouvait être plus correct que le langage et les manières de la femme de chambre. On y sentait cependant quelque chose de leste, d'à demi ironique qui était toute une révélation.

Plusieurs des domestiques de M<sup>me</sup> Herrison connaissaient Nelly. Le bruit de sa ruine était venu jusqu'à eux. Lorsque leur maîtresse donna ordre de préparer sa chambre, ajoutant que son séjour serait probablement de quelque durée, et qu'on devrait veiller exactement à son service, ils comprirent que l'invitation adressée à la jeune fille n'était qu'un acte de compassion, une aumône déguisée ; or, ceci ne dispose jamais les gens sans délicatesse aux égards et aux attentions. En outre, lorsqu'ils virent sortir M<sup>me</sup> Herrison le jour même de l'arrivée de sa visiteuse, ils sentirent parfaitement que celle-ci serait traitée sans cérémonie, tolérée plutôt que désirée dans la maison, et, tout en conformant extérieurement leur conduite aux ordres de leur maîtresse, ils ne résistèrent pas au secret plaisir de faire comprendre à Nelly que leur respect apparent contenait une forte part de condescendance.

Nelly était trop délicate, trop sensitive pour ne pas sentir ce que sa position avait de faux ; mais elle s'y était résignée d'avance, et espérait s'en tirer à l'aide d'une grande dignité et d'une réserve excessive.

Cependant, tout devait dépendre de l'attitude de M<sup>me</sup> Herrison. L'attente de cette première entrevue devenait de plus en plus pénible, et les minutes semblaient longues comme des siècles. Enfin, vers onze heures, une autre femme de chambre, très élégante, très hautaine et très sèche, vint la prévenir que « Madame priait Mademoiselle de prendre la peine de venir chez elle ».

A ce moment, tout le courage de Nelly, usé par l'anxiété de l'attente, sembla lui manquer. Elle se leva avec effort pour suivre la femme de chambre, et essaya vainement de dissimuler le tremblement nerveux de ses lèvres, soudain pâlies.

Elle traversa un boudoir et une bibliothèque remplis de tout ce que le luxe et l'art peuvent accumuler de splendide et de gracieux, fut introduite dans une grande chambre tendue de soie ancienne fond vieux bleu, à bouquets de roses,



et aperçut M<sup>me</sup> Herrison debout, vêtue d'un peignoir en drap blanc, ses nattes superbes tombant sur ses épaules, et venant à elle, la main tendue.

— Chère Mademoiselle, soyez mille fois la bienvenue, et veuillez excuser mon apparent manque d'égards : j'avais hier un engagement que je ne pouvais rompre... Emma, je n'ai pas besoin de vous... Asseyez-vous, ma chère... N'êtes-vous pas fatiguée de votre voyage?... Etes-vous contente de votre installation ? Rien ne vous a-t-il manqué ?

— Vous êtes mille fois bonne... Je me trouve à merveille ; j'avais seulement hâte de vous revoir, de vous remercier de la généreuse pensée qui est venue me chercher dans mon effroyable isolement...

Sa voix faiblit. Certes elle était reconnaissante, mais son regard anxieux ne pouvait trouver sur le visage de marbre de M<sup>me</sup> Herrison la moindre émotion de sympathie. Quelque tragique que fût le malheur qui venait de la frapper, ce malheur n'éveillait aucune sympathie chaude et vraie chez la jeune femme ; le ton de ses paroles, en apparence affectueuses, le prouva surabondamment.

— Chut ! ne parlez pas de reconnaissance ! Qui ne vous eût plainte ? Qui n'eût cherché à vous donner un peu de repos moral ? Il faut tâcher de distraire votre pauvre imagination des chocs qu'elle a subis... Vous connaissez Paris, naturellement ?

Pas un mot des chers vieillards qu'elle avait connus, auxquels elle avait prodigué son amabilité banale ! On sentait chez elle le désir d'échapper aux émotions pénibles, et aussi la difficulté qu'éprouvait cette nature hautaine à feindre une pitié ou des regrets qu'elle n'éprouvait pas.

Nelly sentit se refermer son cœur, si prêt à s'ouvrir et à déborder de reconnaissance.

— Je dois en effet tâcher de dominer mon profond chagrin, dit-elle après un léger silence. Je le dois même pour vous, madame, qui voulez bien m'accueillir pour quelque temps. Vous comprendrez donc combien j'aie besoin de m'occuper... Je voudrais vous être utile, comme vous avez bien voulu me le faire entrevoir... C'est d'abord un vrai besoin de cœur, et ensuite, je crois que cela me fera du bien.

Les paupières de M<sup>me</sup> Herrison s'abaissèrent un instant sur ses yeux gris et froids, une teinte rose fugitive passa sur ses joues, tandis qu'elle répliquait :

— Oh ! rien ne presse ! Certes, votre aide me sera souvent aussi utile qu'agréable, mais je ne vous demanderais rien si je ne pensais, comme vous le dites vous-même, que l'inaction vous ferait mal... Si votre deuil ne vous arrêtait, je vous demanderais de partager ma vie ; mais

puisque vous ne pouvez sortir, ce sera bien bon à vous de vous occuper un peu de la maison... Mais nos rapports resteront toujours les mêmes, ceux... de... d'une amie, ajouta-t-elle avec un léger effort, tendant à Nelly une main que la jeune fille serra sans chaleur.

— Et ce serait si bon à vous de me dire tout de suite en quoi je puis vous aider ! J'aime tant les situations définies !

— Mais votre situation ici est toute définie, et je l'ai moi-même expliquée aux domestiques : vous êtes mon amie, vous avez consenti à passer du temps chez moi, et, ne pouvant sortir ni jouir d'aucun plaisir bruyant, vous désirez déployer ici un peu de cette activité que tous vous ont connue à la Feuilleraie.

C'était réellement une manière délicate de s'exprimer. Nelly le sentit vivement ; son regard humide remercia M<sup>me</sup> Herrison, et elle reprit doucement :

— Je vous en prie, dites-moi ce que je dois faire !

— Vous ne devez rien faire, et vous n'aurez aucune attribution fixe ; je vous demanderai quelquefois des services... Ainsi, je reçois demain. J'ai un abonnement avec un fleuriste qui, chaque semaine, renouvelle mes fleurs et les arbustes qui souffrent. J'aimerais beaucoup vous voir aller chez lui ; on va vous donner la voiture après le déjeuner. Vous choisirez ce qui vous semblera préférable, et vous serez bien aimable de vous occuper de l'arrangement de toutes ces fleurs ; je sais que vous avez un goût délicieux... Je dîne chez des amis ; vous serez encore seule, mais très libre. Je vais vous montrer la maison ; il y a deux pianos et un orgue, un atelier, dont je me sers peu, qui sera à votre disposition, et vous tâcherez de ne pas trop vous ennuyer, n'est-ce pas ?

Arranger des fleurs, c'était une occupation charmante, bien que tout à fait insuffisante, aux yeux de Nelly, pour payer une hospitalité qui lui semblait un peu lourde. Certaines dettes ne pèsent pas : quand le cœur donne, on rend avec le cœur ; mais la conduite de M<sup>me</sup> Herrison avait quelque chose d'inexplicable qui rendait très pénible à Nelly l'idée d'être son obligée.

Pendant le déjeuner, la conversation fut agréable, bien que sans abandon. Les deux femmes parcoururent ensuite le ravissant petit hôtel auquel ne manquait aucun des comforts modernes : hall, escalier sculpté, orné de toutes les vieilles étoffes, des bronzes, des terres cuites, des plantes que préconise la mode, salons splendides, chambres délicieuses, objets d'art de tout genre, en un mot, une installation telle qu'une Française pleine de goût peut en réaliser à l'aide de l'or américain.

Nelly sortit vers trois heures, dans une voiture qu'on louait au mois pour les sorties du



soir et les courses des femmes de chambre, tandis que M<sup>me</sup> Herrison se disposait, elle, à monter dans un coupé admirablement attelé, qui faisait en ce moment l'envie de ses amies. Elle se rendit chez le fleuriste, dont elle fit la conquête par le ravissement qu'elle laissa voir devant les merveilles exotiques du magasin, et, ayant choisi toute une moisson embaumée, elle donna ordre de l'envoyer à l'hôtel. Alors, elle se décida à renvoyer la voiture et à marcher un peu. Le temps était froid et sec, le soleil brillant, une foule élégante encombrait le boulevard. Qui n'a joui du charme que revêt alors Paris, avec ses équipages se succédant sans fin, ses femmes pimpantes couvertes de fourrure, ses enfants délicats et distingués, ses magasins splendides où le goût l'emporte encore sur la richesse, où tout tient à l'art, depuis l'exposition de tableaux de tel marchand célèbre jusqu'au bouquet de diamants qui jette mille feux irisés, depuis les meubles exquis et les étoffes anciennes, les faïences, les cristaux, les fleurs, jusqu'aux toilettes, aux chapeaux extravagants et délicieux, aux poupées et aux jouets d'enfants ?

Si absorbée que fût Nelly dans ses chagrins et ses inquiétudes, elle était trop femme, trop artiste, et trop jeune surtout pour ne pas sentir une impression de plaisir à la vue de tout ce qui l'entourait. Elle chemina droit devant elle, lentement, en flânant, en admirant, jusqu'au moment où un vaste édifice dressa devant elle ses murailles grises et ses colonnes grecques. Elle reconnut la Madeleine, sentit une douceur infinie à l'idée de s'y reposer devant un tabernacle, et, comme le jour baissait, pénétra dans l'église parisienne où son cœur isolé retrouvait l'Ami des jours anciens, l'Hôte de sa petite église de village, Celui qui reconforte et qui console...

### XVIII

Nelly vit un instant M<sup>me</sup> Herrison avant qu'elle sortît, et pensa qu'elle était à peindre dans sa toilette de demi deuil, d'un lilas tendre tout ornée de vieux point. Elle lui attacha ses bracelets, lui choisit pour son corsage des orchidées merveilleuses, et elle allait prendre congé d'elle, lorsque la jeune femme lui montra en souriant une pile de journaux.

— Voici près de huit jours que je n'ai eu le temps d'ouvrir cela... Comme vous seriez aimable, si cela ne vous ennuyait pas, de les parcourir pour me dire demain, à déjeuner, ce qui peut m'intéresser... Un peu de politique, les ventes de tableaux, les chiffres des ventes de charité, et même, ajouta-t-elle en riant, ce qui peut m'être accessible dans la causerie scientifique... Voilà des revues... Vous pourrez lire celle-ci... Cet article est à passer dans celle-là...

Évitez le roman de cette troisième... Et voici les journaux de mode, s'ils vous intéressent. Pour moi, ils m'ennuient, c'est Emma qui m'y abonne... Auriez-vous la grande complaisance de ranger mes bijoux, ce flacon, ces éventails ? Vous pourrez remettre les clefs à Emma... Elle a la migraine, vous lui rendrez un vrai service... Une bonne œuvre...

Nelly resta seule. La pile de revues et de journaux l'intéressait ; mais elle se promit d'être circonspecte et de ne pas lire sans conseil tout ce qui lui était offert.

Elle commença à ranger les bijoux que M<sup>me</sup> Herrison avait fait sortir de leurs écrins ; mais, au moment où elle se disposait à refermer l'un d'eux, une boîte en maroquin vert destinée à un collier de perles, elle sentit une légère résistance, et vit que le fond de l'écrin, qui était d'ailleurs très ancien, était formé par un coussin de soie ouatée, mobile, et dont un coin était replié. Elle ôta le collier, puis le coussin pour en faire disparaître le pli.

Un dessin se trouvait dessous, au fond de la boîte, une esquisse, une tête de petit enfant : la bouche souriante, le visage arrondi, tendu en avant comme pour appeler un baiser, les yeux immenses, avec de longs cils, enfin, l'image seulement ébauchée des traits de la mère, que Nelly devina aussitôt.

Elle prit le papier, l'approcha d'une lampe, le regarda longtemps. Dans ces traits à peine dessinés, dans ces lignes molles et vagues, quelles promesses de beauté ! Ce petit être eût été le portrait de la femme superbe qui venait de sortir de cette chambre ; mais sa grâce enfantine, l'expression à la fois confiante et profonde des grands yeux aux longs cils appelaient la sympathie et la tendresse en plus de l'admiration qu'inspirait sa mère.

Qu'eût-elle été s'il eût vécu ? Qui peut dire ce que, dans sa touchante ignorance, un cœur d'enfant contient d'enseignements célestes pour les cœurs même desséchés, même orgueilleux ? Qui peut dire ce que féconde, ce que fait éclore, même dans une âme aride, la source de tendresse qui va de la mère à l'enfant et revient, embaumée, là d'où elle a jailli ?

Nelly se surprit parlant à cette petite image si vague et si vivante.

— Enfant, pourquoi es-tu parti ? Ange, pourquoi t'es-tu envolé ? Ton amour eût sanctifié ta mère.

Mais aussitôt une réponse parut jaillir des grands yeux confiants et doux qui semblaient la regarder.

Quoi ! la vie, — une vie mystérieuse, celle de l'art et du souvenir, avait pu se perpétuer sous ces traits à demi effacés, et cette autre vie, réelle et sainte, serait éteinte ? Quoi ! ce papier pouvait encore rendre à la mère l'ombre du sou-



rire et de l'amour de son enfant, et ce qui avait produit ce sourire, inspiré cet amour, l'âme immortelle ne pourrait, elle, rien pour un cœur désolé?

Où, la source de tendresse existait, et pour être remontée à Dieu, elle n'était que plus féconde; non, les doux liens n'étaient point brisés, et pouvaient attirer l'âme de la mère jusqu'à l'âme de son enfant... Pour cela, il fallait élever son regard et son cœur : *Sursum!* Mais l'enfant ne devait pas cesser d'appeler, et un jour son appel pourrait être entendu... Si cette mère, qui cherchait à endormir le cri de ses entrailles déchirées, devenait un jour l'épouse d'Hubert, ce serait le cher petit ange qui la rendait digne de lui, capable de faire son bonheur, et capable aussi d'aimer et d'élever, dans le sens le plus haut de ces mots, d'autres enfants, dons bénis de Dieu.

Nelly sentit qu'elle pleurait; elle s'essuya vivement les yeux, puis, prise pour cette image d'une sympathie profonde, et craignant de la voir s'effacer sous le frottement de la soie qui la couvrait, elle monta rapidement chez elle et prit ses crayons...

Un quart d'heure après, il y avait deux ébauches au lieu d'une, — deux ébauches si ressemblantes, si semblables même, que sans la teinte un peu jaunie du papier ancien on eût pu les confondre... Et ayant saisi, non seulement le dessin des traits, mais la ravissante expression des yeux et du sourire, Nelly conçut le projet de faire, en secret, une aquarelle de cette esquisse : elle n'aurait qu'à pâlir le ton doré des cheveux de la mère, et à reproduire la nuance gris foncé de ses yeux.

Elle referma l'écrin, le replaça dans le coffret, et regagna sa chambre, pressée d'être au lendemain pour commencer l'œuvre qui l'attirait si singulièrement.

## XIX

Il y a des natures particulièrement inclinées vers l'enfance. Ce sont les natures jeunes, dont le temps même ne peut altérer la fraîcheur, les natures pures et vraies, et enfin celles dont la générosité innée et le besoin de dévouement les porte vers l'expression la plus touchante que revête la faiblesse ici-bas. Les enfants savent d'instinct reconnaître qui les aime. Il s'établit alors un de ces mystérieux courants de confiance, une de ces intelligences secrètes des âmes, un de ces échanges, enfin, de dons et de charmes qui passent inaperçus aux yeux du vulgaire.

Nelly avait toujours aimé les enfants, et tous allaient à elle comme à une amie. Eux seuls, peut-être, savaient quelle était la bonté de son âme, quel pouvait être son sourire. Elle aussi

les avait étudiés, elle connaissait à fond ce que les chers petits ne livrent qu'à la sympathie, comme certaines fleurs ne s'ouvrent qu'au soleil. C'est parce qu'elle les aimait qu'elle les connaissait bien, et parce qu'elle les connaissait qu'elle était, plus qu'une autre, capable de réaliser le désir qui s'était emparé d'elle : reproduire en une œuvre plus achevée l'esquisse qu'elle avait surprise, et dont la vue lui avait causé une si vive émotion. Elle regarda longtemps le dessin, et, s'aidant de cette expérience qu'elle avait des physionomies enfantines, commença à fixer d'un trait plus ferme les lignes ébauchées... Lorsque, peu de jours après, une figure vivante, éclairée d'un sourire, réalisant vraiment tout ce que l'art des aquarellistes a su, de nos jours, mélanger d'élégance et de brillant, s'offrit à son regard, elle eut l'intuition que son œuvre était absolument réussie et ressemblante, et elle la serra à regret, craignant que M<sup>me</sup> Herrison ne la surprit, et ignorant quelles seraient, en ce cas, les impressions de la jeune femme.

Cependant, sa vie s'organisait à peu près, et elle eût été satisfaite, ayant d'ailleurs attendu peu de chose, si ses occupations eussent été mieux définies. Peu à peu, à la vérité, on sembla compter davantage sur elle. M<sup>me</sup> Herrison passait hors de sa maison la moitié de sa vie, et recevait le reste du temps. Elle ne dinait jamais seule. Le besoin de distraction semblait s'identifier chez elle au besoin d'échapper à elle-même. Elle admit l'excuse qu'invoqua Nelly pour ne pas s'asseoir en grand deuil à sa table brillante, lui laissant entendre, cependant, qu'il arriverait un moment où elle requerrait ses services, au moins pour la soirée. En attendant, les préparatifs des réceptions lui incombèrent en tant que surveillance. Elle arrangeait les fleurs, choisissait le linge, les objets composant le service, et elle apprit bientôt à composer le menu d'un dîner avec le chef, à commander les rafraîchissements d'une soirée, à organiser un souper. Elle fut aussi priée de prendre connaissance d'une certaine partie de la correspondance de M<sup>me</sup> Herrison, de répondre aux lettres de quête, aux demandes de secours, etc. Enfin, voyant son activité, sa bonne grâce, et constatant la capacité remarquable qu'elle apportait à tout, les domestiques jugèrent habile de se départir envers elle de leur ton rogue, afin d'obtenir de sa complaisance une aide qu'elle ne leur refusait point. Plus d'une fois, par exemple, elle épargna aux femmes de chambre des veilles pénibles, lorsqu'il s'agissait de réaliser un des caprices de leur maîtresse.

Elle finit, au bout de peu de temps, par être très occupée, et s'en trouva satisfaite. Mais par suite de l'absence presque continuelle de M<sup>me</sup> Herrison, elle se trouvait investie d'une grande liberté quant à l'organisation de sa vie.



Elle en profitait pour se rendre à l'église, pour visiter les musées, ce qui était sa récréation favorite, et pour prendre elle-même certains renseignements sur les personnes qui recouraient à la charité de M<sup>me</sup> Herrison, soit en allant les voir, soit en s'informant de leur situation auprès des Sœurs du quartier. Enfin, elle consacrait une ou deux heures à la peinture, pensant que son talent lui fournirait peut-être un supplément indispensable de ressources lorsqu'elle aurait quitté cette maison, et elle avait soin de parcourir, pour en faire le sujet de conversation du déjeuner, les journaux et les livres sérieux que la frivolité de M<sup>me</sup> Herrison ne lui laissait pas le courage d'aborder.

Leurs rapports restaient corrects, polis, sympathiques en apparence, mais pas d'un iota plus intimes qu'au premier jour. M<sup>me</sup> Herrison ne manquait pas, de temps en temps, de s'écrier d'un ton aimable qu'elle ne pourrait plus se passer de la jeune amie qui écartait de sa vie jusqu'à l'ombre d'un souci, et qui ajoutait à son bien-être une note si agréable et si discrète; Nelly se croyait obligée de répondre par l'expression de sa gratitude, et c'était tout; ni leurs pensées, ni leurs sentiments ne se mêlaient jamais; la zone de réserve dont s'entourait M<sup>me</sup> Herrison aurait refroidi chez sa compagne toute manifestation de confiance, en admettant qu'elle y eût été disposée.

De loin en loin, M<sup>me</sup> Herrison adressait à Nelly deux questions : l'une concernait Hubert, l'autre les affaires de la fabrique. Nelly répondait invariablement qu'elle n'avait pas encore de nouvelles de son cousin, et que les affaires de la Feuilleraie semblaient marcher assez bien, sous la surveillance zélée du contre-maitre, pour qu'elle n'eût pas lieu de craindre de pertes sérieuses.

Que pensait la jeune femme en prononçant le nom d'Hubert? Sa physionomie, à coup sûr, ne trahissait rien de ses secrets; aucune nuance plus vive n'avait ses joues mates, aucune leur d'émotion ne faisait briller ses yeux gris.

Quant à Nelly, elle s'étudiait depuis longtemps à bannir tout souci prématuré. Elle avait accepté l'idée d'une union entre Hubert et celle qu'elle considérait comme son ancienne fiancée, et naturellement elle disparaissait de leur vie, non pour entretenir un regret inutile et malsain, mais pour mener l'existence la plus utile que Dieu le lui permit dans son étroite situation. Si elle avait pu ne jamais revoir Hubert, si elle avait pu chercher tout de suite le genre de vie qu'il lui était réservé de mener, elle se serait trouvée presque heureuse. Mais les questions d'affaires l'obligeaient à avoir avec son cousin plusieurs entrevues, et cette perspective lui causait un peu d'angoisse.

Lorsque cette idée lui revenait, le sentiment

de son isolement étreignait son cœur. La Feuilleraie se dressait devant elle, la voix tendre et aimée de son oncle et de sa tante résonnait à son oreille, elle revoyait ce site familial, ces visages connus, ces pauvres gens qui l'aimaient et auxquels elle faisait du bien, et quelque effort qu'elle fit alors pour ne pas amollir son courage, elle éprouvait une si grande souffrance de n'avoir plus personne qui la chérît, personne à qui elle pût dévouer ses forces et sa tendresse, qu'elle ne trouvait de refuge que dans le silence de quelque église où, ses yeux en pleurs attachés sur le tabernacle, elle livrait son cœur à l'Ami qui dirige toutes choses et dont la bonté, voilée parfois sous des apparences douloureuses, est aussi présente dans toutes les choses d'ici-bas que Lui-même sous les apparences de l'hostie...

L'hiver avait passé, cependant, et Paris revêtait de nouveau cette parure printanière qui semble deux fois plus riante lorsqu'elle reprend possession des lieux d'où ont semblé la bannir les constructions humaines. Le vert tendre des marronniers reposait les yeux, leurs grappes blanches ou rouges pleuraient sur le sol, les pelouses redevenaient moelleuses et veloutées, les corbeilles de fleurs y éclataient de toute part, et non seulement des touffes embaumées s'accrochaient aux balcons, mais les rues étaient pleines de ces moissons fleuries, qui mettent aujourd'hui à la portée de tous le luxe le plus sain, le plus pur, le plus permis.

Le parc Monceau était d'une beauté idéale. Nelly se tenait souvent à la fenêtre de son cabinet de toilette, tantôt écoutant le souffle de la brise dans les jeunes feuilles, tantôt suivant les jeux des bébés élégants, dont la grâce l'attirait. Tout cela, pourtant, ne valait pas le printemps de la Feuilleraie. Hélas ! reverrait-elle jamais le ciel bleu se reflétant dans la rivière, les troncs noirs des tilleuls disparaissant sous les pousses vigoureuses de leur jeune verdure, l'éclosion des lilas et des lis dans les vieilles allées ?

Ce n'était pas probable... Mais peut-être quand elle serait vieille et qu'elle aurait, par son labeur, assuré le repos de sa vieillesse, pourrait-elle s'abriter sous un des toits modestes du village, tout près de l'église, tout près du cimetière, tout près de ce qu'elle avait aimé... Le souvenir peut devenir doux... après beaucoup de temps écoulé, après que toute l'amertume des larmes s'est évaporée, après que les regrets, à jamais calmés, n'ont laissé place qu'à la douceur du passé...

Ce fut au milieu de ces rêves lointains, par une matinée du commencement de juin, lorsqu'elle travaillait près de sa fenêtre en regardant le parc rempli de jeux de soleil et d'ombre, que les nouvelles d'Hubert, si longtemps attendues, lui parvinrent enfin sous la forme d'une lettre chargée de timbres et de cachets.



...Pourquoi ce battement de cœur subit? Nelly peut-elle attendre quelque chose encore pour elle-même? Pense-t-elle que l'orgueil blessé d'Hubert ne pardonnera jamais à la femme qui l'a un jour trahi? Ou bien son émotion, plus désintéressée, a-t-elle surtout pour objet l'avenir de cette fabrique, qui est en même temps l'avenir de tout un petit peuple d'ouvriers?

Elle ne cherche pas à s'expliquer la profonde impression qu'elle éprouve; à quoi bon cette analyse de sentiments qu'il peut être dangereux d'éveiller? Elle élève son cœur plus haut, abandonne une fois de plus son âme à Celui qui est plus sage que nous, et, soudain calmée, brise le cachet de cire noire sur lequel elle retrouve les armes bien connues de son oncle.

Voici ce qu'elle lut :

« Comment vous dire, ma chère cousine, le chagrin profond et inattendu que j'ai éprouvé! Je le sens pour moi, je le ressens pour vous, dont je connaissais la tendresse passionnée, le dévouement incessant pour les chers disparus, et ce chagrin devient insupportable quand je me reporte à la date de votre lettre, vieille de plusieurs mois, et que je calcule le temps que mettra celle-ci à vous parvenir! Qu'êtes-vous devenue? M'avez-vous fait la faveur de rester à la Feuilleraie? Je voudrais l'espérer, et cette pensée me serait un soulagement infini. Je ne puis me figurer votre isolement. Ah! cousine Nell, vous n'êtes pas faite pour la solitude, et votre pauvre cœur aimant a dû subir des tortures!

« Que vous dire de ce que je pense de votre générosité? Je n'ai pu encore rien décider; le chagrin que j'éprouve est trop vif, trop absorbant pour me laisser à ce sujet une liberté d'esprit suffisante. J'admire et j'honore ce que vous avez fait pour les ouvriers. Ai-je besoin de vous dire que, quoi qu'il arrive, vos capitaux vous seront fidèlement rendus?

« Comme vous êtes bien une nature idéale, non pas seulement au-dessus, mais *au-delà* des autres!

« Pardonnez l'incohérence de ma lettre; à peine ai-je pu lire la vôtre qu'on exige ma réponse... Je souffre, chère cousine... Que serez-vous devenue? J'adresse ceci à la Feuilleraie; si vous n'y êtes pas, on y saura votre adresse.

« Je pourrai quitter prochainement une mission qui ne m'a pas apporté la distraction que j'attendais, et qui me devient aujourd'hui un fardeau insupportable...

« Quand je vous reverrai, quand nous aurons évoqué ensemble le souvenir des jours si doux passés près de ceux que nous pleurons, vous ne refuserez pas, j'en ai la certitude, de me laisser accomplir un devoir sacré, en vous restituant ce que le testament brûlé de mon oncle vous donnait si justement.

« Croyez, chère cousine, à des sentiments dont je ne puis vous exprimer comme je le voudrais la profonde et inaltérable sincérité. »

Les larmes de Nelly coulèrent abondamment tandis qu'elle lisait cette lettre, dont le style troublé et l'écriture informe attestaient l'émotion et le chagrin d'Hubert. Comment ne pas se trouver reportée aux jours à jamais disparus? Comment ne pas revoir ces scènes de deuil qui avaient si longtemps hanté jusqu'à ses rêves et interrompu son sommeil?

Mais son anxiété demeurerait. Bien qu'elle comprît que son cousin n'avait pas eu le loisir de prendre une décision au sujet de la fabrique, elle se trouvait désappointée, ayant vaguement espéré qu'il lui promettrait de la rebâtir. Et cependant, cela ne ressemblerait guère à Hubert; combien de fois n'avait-elle pas constaté la répugnance que lui causaient les transactions commerciales! Combien de fois n'avait-elle pas surpris un pli de contrariété sur son front quand son regard tombait sur les bâtiments de la fabrique!

Elle relut la lettre, et éprouva un réel soulagement à l'idée que le retour d'Hubert était proche. Sa situation se trouverait ainsi réglée; elle resterait à Paris : il est bon parfois d'avoir, pour sortir de soi-même, les distractions que procure une grande ville; elle trouverait bien quelques leçons, ou quelques peintures à faire, et quand elle aurait, à force d'économies, accru sa petite fortune, elle s'arrangerait un plan de vie en s'inspirant des circonstances. Quant à accepter l'offre d'Hubert, jamais! Elle l'avait bien prévue, mais elle était à l'avance préparée à refuser tout don de sa part.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## LA PROVENCE EN 1614

La Provence, en 1614, était moins prônée qu'aujourd'hui; son ciel si pur, la douceur de ses hivers la beauté de la mer, trouvaient nos pères moins sensibles que nous... Cependant un voyageur observe : « Dans tous ces petits ports de mer de Provence, on mange à table d'hôte, chair et poisson, où chacun, pour une pièce de vingt sols, est traité délicieusement et proprement. On boit ordinairement à la glace, et c'est la coutume du pays, chaque fois que l'on sert à boire, de fringuer le verre et le présenter à demi-plein d'eau, que l'on verse *toute*, ou *pen*, ou *point du tout*, à sa volonté, avant que de l'emplir de vin, qui est très brûlant en Provence et malsain si on le boit sans eau ».



# Un petit Bleu

(SUITE ET FIN)



Je la regardai un peu étonnée, mais déjà charmée par la perspective qu'elle ouvrait devant moi.

— Voilà, reprit-elle, à quoi j'ai songé; nos maris ne nous laisseront pas partir seules, mais si nous sommes plusieurs c'est bien différent. L'expédition se forme dans quelques jours, elle ira à petites journées; nous pourrions laisser passer une semaine et la rejoindre à Biskra, où s'arrête l'état-major et où il n'y a pas de danger, même pour des femmes.

— Mais, ma bonne amie, nous sommes trop jeunes à nous deux pour aller sans chaperon à Biskra, et ni votre mère ni la mienne ne sont en état de nous accompagner.

— Aussi n'est-ce pas à elles que j'ai pensé, car j'ai tout prévu, ajouta Geneviève gravement, il faut que nous emmenions Marthe et M<sup>me</sup> Duchatel!

— C'est vrai, comment n'y avais-je pas pensé! m'écriai-je ravie.

Que vous dirai-je de plus; notre projet, après mille difficultés, se réalisa tel que nous l'avions conçu dans ce tête-à-tête, et lorsque nos maris partirent la semaine suivante, nous pûmes leur dire au revoir; nous allions les rejoindre.

Avant de s'éloigner, M. de Chabrol laissa des instructions pour qu'on mit à notre disposition le break de l'arsenal, avec des relais. Ce véhicule perché sur ses roues immenses avait le plus singulier aspect, mais il était commode et assez grand pour nous contenir toutes.

C'est ainsi qu'avec quatre chevaux blancs attelés en poste, et Lechenal, le sous-officier, galopant à notre portière, nous partîmes, Geneviève, Marthe et moi, sous la protection de M<sup>me</sup> Duchatel.

Nous étions jeunes, la mère de Marthe exceptée, mais sa bonté et son dévouement lui tenaient lieu d'entraînement; nous nous aimions toutes quatre à des degrés différents, mais nous nous aimions beaucoup; nous allions passer, Geneviève et moi, huit jours auprès de nos héros; le pays était merveilleux, l'imprévu allait nous servir de guide, la saine fatigue du voyage serait notre oreiller; et quant à Marthe, on peut croire qu'elle n'avait pas un moindre plaisir à courir cette aventure. Nous étions donc dans le complet épanouissement de notre joie.

— Gare! gare! criaient les postillons au dé-

part et, à travers le nuage de poussière qui était notre auréole, nous apercevions les piétons effarés se rangeant le long des portes, montant sur les grosses pierres qui garantissaient les angles des maisons. Les petits *arabicots* se suspendaient en grappe aux ressorts de la voiture, et maman, à la porte de la maison, agitait son mouchoir pour nous souhaiter bon voyage.

À midi, nous arrivions aux *Deux-Lacs*, pays dévasté par la présence du sel cristallisé sur ces eaux mortes, qui leur donne au soleil des reflets de moire rose; au fond, les montagnes semblaient baigner dans des flots d'or et fermaient notre horizon.

Entre les lacs et la route, qui était à peu près tracée sur plusieurs kilomètres, un détachement de troupe campait, servant de trait d'union entre Batna et Constantine; ses petites tentes blanches se groupaient autour du drapeau, et les échos redisaient la sonnerie des clairons français.

À ces sons si chers, nos chevaux fatigués prirent une allure plus vive; nos postillons aussi se redressèrent et nous, les femmes, le cœur battant, nous nous disions: Ah! s'ils étaient là!

Ils y étaient tous les trois! à cheval, rangés le long du talus, une surprise! À droite, M. de Chabrol, avec sa mine un peu haute; à gauche, mon mari, le képi dans l'œil, et, entre ces deux extrêmes, Lucien, qui n'avait pas encore reçu le baptême du feu, mais que la vie du camp avait déjà bronzé. Il portait crânement sa jugulaire au menton, son uniforme fané par le gros soleil, ses grandes bottes couvertes de poussière; ses mains, si fines, s'étaient gantées de hâle; ce n'était plus l'adolescent pâlot, ni le malade amaigri des jours passés, c'était un bel officier dont je me sentis bien fière.

Machinalement, mon regard se reporta sur Marthe et je restai éblouie de son éblouissement à elle. Evidemment, elle avait alors dans les yeux la vision du dieu des combats, un dieu blond qui possédait tout son cœur si naïf.

— Marthe, lui dis-je doucement, comme pour lui faire comprendre que je lisais dans son âme.

Elle me regarda et me répondit avec effusion:

— Notre frère est bien guéri; regarde son sourire, c'est celui d'autrefois, celui qu'il eut pour moi le jour où je lui donnai ma première tartine.

D'un bond, nos trois cavaliers avaient franchi le fossé; ils nous entouraient, le képi à la main, et nous offraient des fleurs.

Des fleurs aux Lacs salés! c'était invraisemblable; aussi nos chevaliers les apportaient-ils



de l'oasis qu'ils avaient quittée le matin. Par un caprice tout militaire, nos trois gerbes représentaient, réunies, les couleurs du drapeau. Lucien, fidèle à sa nuance, offrit à Marthe des jacinthes bleues pour elle et pour sa mère; elle passa une branche fleurie derrière son oreille, à l'espagnole, donnant les autres à M<sup>me</sup> Duchatel.

Mon frère lui dit vivement, en désignant la fleur qui caressait son cou :

— Oh! pas comme cela; vous êtes Française, grâce à Dieu, par le cœur et par l'esprit!

Marthe plaça la jacinthe sur sa poitrine et tout le monde parut content.

Ai-je besoin de dire combien fut gaie notre installation sous une tente. La toile était relevée du côté du lac, la nappe irisée des flots immobiles se glaçait de tons blancs et, peu à peu, derrière une imperceptible brume, s'élevaient des palais gigantesques dont les colonnes touchaient au ciel; des cascades jaillissaient, des dômes aériens s'édifiaient pièce à pièce; il y avait des écroulements aussi et, sur ces ruines de marbre et de porphyre, la nature jetait un bois de palmier ou quelque immense cèdre dont la tête se perdait dans un brouillard d'or. Toutes les merveilles contenues dans les contes fantastiques de l'Orient, les villes de diamant, les rivages d'opale, les vagues cuivrées et ce je ne sais quoi d'inimitable qui tremble dans un rêve, nous entouraient, nous touchaient presque; nous étions muets de saisissement et d'admiration.

Peu à peu, le voile s'épaissit, le tableau s'éloigna... Hélas! ce n'était qu'un mirage, et jamais nos pieds ne fouleront cette cité merveilleuse des Lacs salés.

...Alors on se mit à table, une table faite de tambours superposés; on mangea l'ordinaire de la cantine, auquel nos maris avaient joint une outarde tuée par eux, et M<sup>me</sup> Duchatel un pâté de sa façon; il n'y avait que trois couteaux sur les tambours, et des assiettes de bois; mais quel appétit et quel excellent café!

Oh! que nos vingt ans étaient donc joyeux, qu'ils s'aimaient et se répandaient et se dépensaient et s'enivraient! Quand l'heure de la séparation sonna, nous eûmes quelque peine à nous remettre dans la réalité, c'est-à-dire : les trois hommes à cheval pour partir à franc étrier, afin d'être à Biskra dans la nuit; les femmes dans le grand break, avec Lechenal à la portière, mettant deux jours pour franchir le même espace.

Nous devions être à Batna avant le coucher du soleil; un accident survenu à l'une de nos roues nous retarda d'une heure; il faisait nuit et nous étions encore au milieu de la plaine déserte, n'ayant pour nous éclairer que la lueur douteuse des étoiles. L'air était tiède, l'heure pleine de poésie et nous commencions à nous assoupir dans une douce quiétude, lorsque des

cris terribles éclatèrent autour de nous; je me penchai et j'aperçus quinze ou vingt démons noirs suspendus aux marchepieds, ou courant après le break en poussant des clameurs sauvages. L'un d'eux posa sa main sur la portière; Marthe d'un coup d'ombrelle lui fit lâcher prise et l'audacieux poussa en retombant sur le sol un véritable rugissement qui provoqua une reprise infernale du chœur hurlant.

Lechenal poussa vers l'attelage et cria d'une voix de Stentor :

— En avant, plus vite!

Nous l'appelâmes pour lui demander ce qu'était cet assaut; les voix de nos ennemis couvraient les nôtres; d'ailleurs, nous volions sur la terre battue et la fuite était certainement la meilleure chance de salut.

Nos agresseurs continuaient à nous poursuivre; ils avaient des ailes et nous entendions l'air siffler dans leurs poumons. Quand il y en avait un à bout de forces ou de souffle, il roulait dans la poussière et, malgré un grand nombre laissés ainsi en chemin, il y en avait toujours autant autour de nous. Et nous courions toujours, le sous-officier criait : « Plus vite », les postillons fouettaient et, dans la voiture, nous nous tenions toutes quatre par la main, mourant d'effroi et nous attendant aux pires choses.

— Halte! cria Lechenal tout à coup, et, comme par enchantement, la horde de déguenillés disparut sans qu'il en restât un seul, tandis que nos chevaux, couverts d'écume, nos hommes, presque aussi haletants, reprenaient souffle. Qu'était donc cette poursuite folle, ces commandements inquiétants, cette disparition subite? Tout simplement le témoignage de bienveillance d'une tribu amie, qui nous avait fait la conduite pour nous défendre contre les malfaiteurs!!! Alors pourquoi fuir comme le vent? Pour les remercier et leur montrer que nos chevaux étaient bons et solides : l'équivalent d'un combat de chevalerie. Mais quelle peur ces doms (Galaors en loques nous avaient faite!... M<sup>me</sup> Duchatel voulait absolument rentrer à Constantine, il fallut la crainte de retomber dans la fantasie de la tribu que nous venions de quitter pour qu'elle se résignât à continuer.

Quant à Geneviève, un sang-froid imperturbable. Elle avait armé son petit revolver et je l'avais senti en cherchant sa main dans l'ombre. « Le premier qui nous aurait touchées!... » disait-elle en rapprochant ses fins sourcils.

Enfin nous voilà à Batna, à l'hôtel Reboullot; Marthe et sa mère dans une chambre, M<sup>me</sup> de Chabrol et moi dans l'autre. Nous nous couchons avec le revolver sur la table entre nos deux lits et nous soufflons sur notre bougie; bonsoir, bonne nuit.

Mais je ne peux pas dormir, je suis grisée d'air, de fatigue, de cris, de peur, d'admiration;



le mirage, mon mari, les Arabes, les chevaux tournent autour de ma tête :

— Geneviève ?

— Hein !

— N'est-ce pas que c'est beau pour des femmes la vie militaire ? Nous sommes-nous amusées aujourd'hui ?

— Il y a des insectes !

— Dans la vie militaire ? Que dites-vous !

— Non, dans mon lit. Oh !

— Quoi donc ?

— Allumez vite, il est énorme !

C'était une gerboise ; elle s'était installée au fond du lit où elle soupait du drap, lorsque Geneviève l'avait dérangée en allongeant un pied.

Mon amie, si brave devant la meute hurlante, perdit contenance devant les incisives du rongeur ; moi aussi du reste ; et quand M<sup>me</sup> Reboulot entra, en cotillon court et en serre-tête dans notre chambre, attirée par nos cris, elle nous trouva : l'une sur la table, l'autre sur une chaise, toutes prêtes pour une crise de nerfs. La gerboise, apprivoisée, fut remise en cage et la nuit s'acheva paisiblement.

Notre seconde étape fut plus douce, et quand le mur de rochers d'El-Kantara s'ouvrit comme un rideau magique pour permettre à nos regards de plonger dans les horizons bleus où les oasis dessinent leurs jardins de palmiers, nous restâmes sans voix devant la splendeur du tableau.

Nous avions mis pied à terre, voulant admirer sans presse, et jouir dans le recueillement du silence des émotions éveillées par la vue du désert. Ah ! que je voudrais vous dire combien c'était beau, grand, inattendu ; mais aucun langage, nul chant, ni même la peinture, ne peut donner une idée de cette harmonie, de cette transparence, dans la solitude toute vivante de l'immensité saharienne.

Et là, à nos pieds, l'Oued-Kantara courait sur son lit de pierres plates, en murmurant d'un murmure joyeux ; l'écume de ses eaux, sans cesse contrariées par les remous, montait comme la mousse d'un vin capiteux. Le poing sur la hanche, debout au milieu du ruisseau, les filles de l'oasis foulaient en chantant les haïks de la famille, et leurs petits pieds teints au henné se détachaient en rouge sur le linge éblouissant.

Il n'y avait point d'homme pour évoquer l'ombre de Nausikaa devant ce poétique tableau, il n'y en avait pas non plus pour effaroucher ces enfants du désert, ce qui nous permit de les approcher davantage.

Quand elles virent nos intentions, elles abandonnèrent le linge aux caresses du flot jaseur, et vinrent se grouper sur la rive autour de nous. Elles voulurent voir et toucher nos très simples bijoux de voyageuses, s'assirent en rond, nous faisant signe de prendre place à leurs côtés,

réserveant une large pierre pour M<sup>me</sup> Duchatel. Elles riaient comme des enfants, et montrant du doigt notre chère protectrice, disaient de leur voix chantante : Mamma, Mamma. Je répondis en désignant Marthe, ce qu'elles comprirent portant la main à leur visage pour indiquer la ressemblance.

Puis, tant bien que mal, nous établîmes notre état-civil, et elles surent que nous étions épouses de grands guerriers, de *kébirs* (chefs), ce qui les étonna, car nous n'avions pas de suite, et leurs grands yeux interrogateurs regardaient au loin du côté de Biskra.

Tout à coup, l'une d'elles frappa dans ses mains et se mit à parler avec volubilité ; les autres approuvaient et répondaient toutes à la fois, levant vers nous trois doigts ; d'autres imitaient l'allure rapide des cavaliers, ou penchées sur le sol y cherchaient des traces et toujours comptaient trois en riant ; elles désignaient nos chevaliers qui avaient dû passer la veille par le même chemin que nous. Les petites, non contentes d'avoir deviné, voulurent savoir quel était le mari de chacune ; je fis signe que le mien était petit ; Geneviève décrivit gravement la courbe aquiline du nez de M. de Chabrol, et une des Kantariennes, sans attendre la fin de nos explications, saisit la natte blonde de Marthe et se la mit autour des lèvres, désignant par ce geste la blonde moustache de Lucien. Marthe devint rouge comme braise, mais tout de même elle trouva de l'esprit à la Kantarienne.

Le soir nous étions sept à table, sur la terrasse de l'hôtel de Riskra, et après le dîner nous allions prendre possession de notre logis à la Salpêtrière, dont M. de Chabrol, à titre d'artilleur, nous fit gracieusement les honneurs. C'était une petite maison arabe en terre battue, avec une cour où croissait un câprier, enroulant une petite fontaine de ses lianes capricieuses ; une galerie autour. Deux gazelles bondissant au milieu de nous avec des airs effarouchés et curieux qui leur donnaient encore plus de grâce, nous firent les honneurs de la maison.

J'avais un commencement de migraine et je montai prendre possession de ma chambre dominant sur la galerie supérieure ; avant de me coucher je me penchai et embrassai d'un coup d'œil l'aspect de notre petit campement. Les gazelles dormaient maintenant tout contre la vasque du bassin ; Geneviève et son mari se promenaient à droite, et je voyais à peu près la physionomie de M<sup>me</sup> de Chabrol racontant sa vie depuis la séparation. De l'autre côté de la cour, sous la lumière d'une lanterne, Marthe et sa mère étaient assises sur des cantines, et Lucien, à leurs pieds, avait pris l'attitude d'un arabe, il faisait de la couleur locale par force, les sièges manquant chez nous. L'air était embaumé de cet indéfinissable parfum de l'oasis



où les dattiers en fleurs ajoutaient encore quelque chose de plus énervant; on percevait très affaiblie la musique qui, jour et nuit, résonne dans le quartier des Ouled-Nails, ces danseuses étranges couvertes de longs voiles noirs, qui se teignent le visage avec du vermillon; et par la porte entr'ouverte j'apercevais les palmiers baignant dans la Saïguia (1).

Que pensait le petit frère à cette heure? Je lui trouvais le front soucieux, puis tout à coup des accès de folle gaieté; mais la migraine ne permet pas les longs raisonnements, j'allai me coucher et tout fut dit pour cette fois.

A quelques jours de là, le caïd Mohammed ben S'Rir nous offrit la *diffa* (repas de bienvenue), et ce fut une petite fête où il convia tout l'Etat-Major. A table, Marthe se trouvait placée entre le fils du caïd et le chef du bureau arabe, très brillant officier, homme du monde, qui privé de société depuis dix-huit mois, n'en revenait pas de cette aubaine. Aussi se multipliait-il auprès de sa charmante voisine, causant, riant et absorbant toute son attention.

J'eus le plaisir de voir mon frère vexé et jaloux en face d'eux; l'adjoint du bureau arabe, son voisin de droite, avait beau développer devant lui tout un plan de réforme de l'armée française; son voisin de gauche en vain lui offrait du champagne; Lucien ne se déridait pas, oubliait de répondre à l'un, de remercier l'autre, et il avait avec cela un air malheureux dont je jouissais pleinement.

On nous servit de vingt-deux plats: la viande au sucre, les abricots au poivre, les fritures au miel, défilèrent sur la table pendant trois heures; on raconta l'histoire de la cuisinière auteur de ces chefs-d'œuvre, une négresse que les caïds de la région se disputaient à coups de fusil et enlevaient alternativement, suivant les caprices culinaires des Mokranis, des S'rir et autres grandes familles; le mouton entier fut délicatement dépecé par chacun avec les ongles, et enfin on put se lever de table pour passer au salon.

Un singulier salon, tendu de damas de soie cramoisie, orné de douze lustres en verroterie italienne, de quinze pendules, de deux tables basses pour le café et d'un immense matelas recouvert de drap d'or, sur lequel étaient jetées des piles de coussins; ce matelas, ces coussins et les tapis composaient les sièges de cet appartement de réception.

Marthe, Lucien et moi, fatigués de tout ce mouton et des innombrables pâtisseries qui avaient passé sous nos yeux, nous primes des coussins, et j'avisai pour une petite installation paisible un coin ombreux du salon, qui donnait sur un jardin rempli de lataniers.

(1) Les saïguas sont des ruisseaux canalisés qui arrosent l'oasis et lui donnent toute sa fécondité.

— Marthe, demandai-je, que te disait ton voisin, ça avait l'air de bien t'intéresser?

— Il se plaignait avec amertume de l'absence de bals au désert.

— Il paraît charmant, ce jeune homme.

Lucien mangeait sa moustache pendant ce dialogue.

— Oui, très agréable, causant bien, instruit, de l'esprit.

— Un homme complet, ajoutai-je perfidement.

Lucien ne pouvant plus se contenir, ajouta :

— Il avait l'air inspiré d'un poète; est-ce qu'il vous a parlé en vers?

— Non, dit Marthe en riant, mais sa prose était charmante.

— Et elle vous a charmée!

Marthe était à cent lieues de la vérité et ne comprenait rien à l'irritation de mon frère.

— Ne fais pas attention, lui dis-je, c'est la *diffa* qui pèse sur son cerveau.

Il se leva, me lança un regard foudroyant et rejoignit ses camarades qui causaient en fumant sur la galerie. Il avait l'air si ours que nous ne pûmes nous empêcher de rire toutes deux; mais de loin, il nous fit un geste de détresse qui demandait grâce et qui me désarma.

Le soir, en rentrant, il m'offrit son bras; et bientôt distraits, l'un et l'autre, par notre entretien, nous dépassâmes toute la petite société qui se dispersait peu à peu, chacun regagnant son domicile. Lucien me parut profondément découragé, triste; je le pressai de questions affectueuses et il finit par me dire :

— Lucienne, j'ai gâché ma vie!

— Tu as perdu deux ans de ta belle jeunesse, voilà tout; et le mal est fort réparable, tu es même en train, il me semble, de réparer largement.

— Non, me dit-il encore plus triste, je me suis fermé à moi-même la porte du bonheur. Chaque jour je m'enfonce davantage dans d'inextricables et douloureuses luttes; hélas! pourquoi ai-je ouvert les yeux, pourquoi ai-je vu tardivement que Marthe avait été mise par la Providence sur mon chemin pour me rendre heureux et meilleur! Chère douce enfant, perle précieuse, que je ne suis plus digne...

— Dis donc, Lucien, tu vas faire des vers, toi aussi; prends garde.

— Oh! de grâce, ma sœur, ne persille pas quand je souffre tant.

— Voyons, crois-tu que je me moquerais de toi, si je croyais ton cas désespéré?

— Mais, crois-tu que j'essaierai de faire partager mes sentiments à cet arge, après avoir donné mon cœur à cette folle de Levantine qui l'apiétine.

— Allons, allons, n'exagère rien et laisse le temps, les circonstances, agir pour nous; mais de grâce, ne mets pas tout contre toi en devenant maussade et ténébreux comme ce soir...

Nous étions si occupés, l'un et l'autre, que



nous avions dépassé la maison sans y prendre garde; mon mari nous rattrappa en courant, et nous demanda si nous avions l'intention d'aller coucher au fort Saint-Germain.

— Non, mais il fait si doux à marcher, que nous devrions continuer cette promenade tous les trois, tandis que nos amis se couchent.

C'était comme un rêve, ce chemin étroit baigné par les splendeurs de la lune, avec son dôme de hauts palmiers s'entrecroisant sur nos têtes. La nuit habille ses fantômes, les feuillages aigus bruissent comme des lames d'acier; l'eau des Saiguias s'enfuit et chante; et sous l'épais taillis des grenadiers, dans la chaleur humide du sol, il semble que l'on entende germer la graine qui porte les grands arbres.

Parfois une ombre humaine glisse près de nous, elle se baisse et disparaît dans l'épaisseur des murs bas qui bordent les jardins. C'est quelque Arabe qui regagne son poste de garde aux pieds des dattiers; il entre par une sorte de trappe, et le bruit de ses pas sur les feuilles sèches de l'autre côté du mur, indique seul que c'est un être vivant et non pas une ombre qui a passé. Et tandis que tout, autour de nous, est mystère, silence, paix et révélation intime des splendeurs de la nature; là-bas, la nuit de plaisirs avec ses chants, ses danses, la note aiguë des flûtes et le rythme des tambourins, nous envoie son tumulte et l'écho de sa joie sur l'aile d'une brise tiède et parfumée.

Nous rentrions lentement, pénétrés d'une indicible émotion, et prolongeant le plus possible l'enchantement de cette nuit merveilleuse; nous ne parlions plus; que se dire qui ne soit au-dessous de ce qu'on éprouve! Pourtant, mon mari attentif depuis quelques instants, pressa le pas tout à coup, nous disant : Il y a un cavalier à notre porte.

C'était le spahis du Commandant supérieur; il nous avait vus de loin, et avec le flegme de ses semblables, attendait notre arrivée pour remettre un p*i* à Lucien.

Mon frère l'ouvrit : c'était un ordre de départ immédiat, à la tête d'un détachement qui partait pour une destination qu'on lui ferait connaître ultérieurement. Le spahis avait ordre de prendre sa valise et de seller son cheval pendant qu'il ferait ses préparatifs de départ.

Mon mari, pensant que son général pouvait avoir besoin de lui pour expédier d'autres ordres, partit, et je montai avec Lucien pour l'aider.

Ah! qu'il était content mon petit Bleu de partir, avec une mission qui allait sûrement le rendre glorieux et digne de Marthe.

— Si on se bat, je serai comme un lion; crois-tu alors qu'elle me pardonnera, qu'elle sera un peu fière d'être la femme de ce Lucien qui n'a encore fait que des sottises?

— Oui, oui, dépêche-toi, au lieu de gesticu-

ler et de crier comme cela; tu vas la réveiller.

J'étais à genoux devant sa très petite valise, et je serrais de mon mieux son bagage pour en faire entrer le plus possible; il m'apporta une pile de mouchoirs de quoi se passer la fantaisie d'un rhume de cerveau; je ris de lui, bien fort, pour lui faire croire que j'étais gaie; le clair de lune, tamisé par les verroteries de la fenêtre, ne trahit pas les larmes involontaires qui arrosaient chaque pièce du porte-manteau fraternel. Allait-il vraiment se battre, mon petit Bleu?

Il ne nous fallut pas un quart d'heure pour terminer notre besogne, quoiqu'un voile se fût étendu sur mes yeux et que le tremblement des mains du héros indiquât sa vive émotion. Ah! qu'il était heureux alors et qu'il se hâtait pour les derniers préparatifs; le couvre-nuque, les bottes molles, le manteau roulé, tout l'équipage de marche avait remplacé la tenue des dimanches, endossée en l'honneur de la diffa.

Il prit sa lorgnette, sa carte, ses gants de buffle, regarda une dernière fois autour de lui s'il n'oubliait rien et sortit.

Au lieu de tourner à droite pour prendre l'escalier, Lucien se dirigea à gauche et s'arrêta devant la petite fenêtre grillée de Marthe. Il resta debout et immobile un instant, envoya du bout des doigts un baiser et descendit rapidement; le spahis n'avait pas encore amené le cheval, qu'il sellait dans les écuries du bureau arabe, Lucien préféra aller au-devant de lui; il avait hâte de partir.

Sur le seuil, il se retourna, me prit dans ses bras, m'étouffa de baisers et me dit :

— Demain, quand tu la verras, adresse-lui mes adieux; je n'ai pas voulu troubler son sommeil; mais fais en sorte qu'elle pense un peu à moi.

Puis, me serrant plus fort :

— Si tu retournes à Constantine avant moi, embrasse maman... notre père.

Ah! mon pauvre brave, le voilà qui a les yeux brillants de larmes; moi, je vais crier, tant l'émotion monte.

— Séparons-nous, embrassons-nous encore...

Il est parti... J'entends résonner ses éperons sous les arcades de la rue, son pas s'éloigne... je ferme notre petite porte basse et je monte sur la terrasse en trébuchant. Tout à l'heure, il passera au coin de la place et je l'apercevrai une dernière fois.

On s'étonne toujours que la nature reste insensible à nos peines, à nos douleurs : la brise frissonnait encore dans les grandes palmes, la lune resplendissait au milieu de la solitude embaumée; toujours des chants au quartier des Onled-Nayls, et des murmures harmonieux dans l'immensité du désert.

Accoudée sur l'appui de la terrasse, je comptais les secondes, machinalement; quand j'étais arrivée à cent, je recommençais, sans penser à



rien, sans désirer le revoir; la soudaineté de tant d'émotions m'avait comme engourdie.

J'étais ainsi depuis une demi-heure environ, lorsque j'entendis le piétinement de plusieurs chevaux; les chasseurs et les spahis débouchèrent de l'autre côté de la place et traversèrent en biais; ils prenaient du côté de Sidi-Okbah. Ils se mirent en bel ordre au sortir de la ruelle; derrière eux, le fils de Mohammed ben S'Rir, caïd d'Okbah-la-Sainte, et deux officiers marchaient de front, causant à mi-voix; je n'eus pas de peine à distinguer la haute stature de Lucien.

A cet instant, une main saisit la mienne et la voix de Marthe me dit : — Où va-t-il ?

— A ta conquête, lui répondis-je en l'embrassant.

Elle se serra contre moi en frissonnant et ramena les plis de sa gandourah autour de son cou.

Quand le détachement passa au coin de notre rue, Lucien leva les yeux; il aperçut, penchées sur la terrasse, deux ombres sœurs et, abaissant son sabre, nous fit le salut militaire; puis, encore quelques instants, et le silence redevint complet sur la petite place de Biskra...

— ... Alors, c'est en revenant de notre promenade que vous avez trouvé l'ordre de départ? me demandait Marthe, avide de détails.

— Oui! mais je te l'ai déjà répété trois fois. Lucien perdait la tête de joie, à la pensée de se couvrir de gloire; ça aussi je te l'ai dit.

— Oh! je t'en prie, recommence.

— C'est donc bien intéressant pour toi? Eh! bien, il m'a recommandé de te parler de lui afin que tu ne l'oublies pas.

— Tu vois bien!

— Il a ajouté... Je ne me rappelle plus.

Marthe, assise sur ses talons, à mes pieds, recueillait mes moindres mots et ses sourcils se fronçaient quand je faisais mine d'abandonner mon récit.

Elle ne me fit grâce de rien et recueillit tous ces chers souvenirs dans son cœur en souriant. Aucun soupçon du danger que Lucien pouvait courir n'était encore venu à son esprit. Ce fut au retour de mon mari seulement qu'elle comprit qu'il s'agissait d'un coup de main hardi et non d'une promenade militaire. Jacques, en rentrant, nous l'expliqua tout au long. Il y avait longtemps que cette expédition nocturne était décidée : une petite oasis rebelle avait besoin d'une bonne leçon, on allait la lui donner. La diffa, la présence des familles de quelques officiers avaient servi à masquer les intentions du général; Lucien et ses hommes, appuyés par les goums des Ben S'Rir, entraient bien réellement en campagne. On lui fournirait du renfort s'il y avait lieu; mais on espérait que la démonstration suffirait, voilà pourquoi on n'envoyait qu'un lieutenant et une poignée d'hommes.

Le lendemain matin, après une nuit sans

sommeil, j'allai ranger la chambre de Lucien. Le moindre détail a son importance, le plus petit objet devient précieux quand il rappelle un cher absent. J'étais prise d'une sorte de superstition craintive en présence des feuilles éparses sur sa table, où il avait commencé soit une lettre, aussitôt abandonnée, soit un dessin tracé machinalement du bout de la plume, sans doute, tandis que sa pensée était auprès de Marthe. Je n'osais rien détruire, je faisais des reliques de tout ce qu'il avait touché; s'il allait ne pas revenir... Etranges luttas dans le cœur déchiré et satisfait à la fois : craintes mortelles, glorieuses espérances qui vous étreignent tour à tour, qu'on redoute et qu'on recherche; contradictions que les femmes de marins et de soldats connaissent bien et ne changeraient pas pour toutes les quiétudes d'une autre existence, quoique plusieurs en meurent de douleur et de regret.

Je pensais à maman, à qui je venais d'écrire; à Marthe, dont le sort allait se fixer après tant d'incertitudes. Qu'on me pardonne un légitime égoïsme, je pensais surtout à mon cher mari qui allait peut-être, dans quelques jours, partager le sort de son beau-frère, et mon cœur, gonflé de chagrin, se reportait sur notre fils, qui dormait paisiblement, à cette heure, dans son berceau, sous la protection grand'maternelle, là même où jadis, Lucien et moi, nous dormions notre doux sommeil d'enfants.

Trois jours se trainèrent sans changements dans notre vie; les journées se passaient en promenades autour de l'oasis, soit à pied, soit à cheval; nous parlions constamment de Lucien et M<sup>me</sup> de Chabrol, dont la bonté était exquise, ramenait sans cesse la conversation sur lui, voyant que cela seul nous intéressait, Marthe et moi. Le soir, nous montions sur la terrasse et, tournées vers Sidi-Okbah, nous cherchions dans l'air qui passe, dans les vagues de sable toujours renouvelées, les traces de l'absent. A quoi pensait-il, que faisait-il, où était-il?

Il écrivit en chemin : un mot sur une carte, griffonné pendant une halte; un mot pour nous dire qu'il nous aimait. Puis le silence; un jour mon mari rentra avec le visage soucieux : l'état-major se déplaçait pour se rapprocher de l'oasis rebelle... pas d'autres détails.

Puis un second détachement partait, et toujours pas de nouvelles de Lucien.

Notre inquiétude grandissait; elle fut à son comble lorsqu'on nous apprit que la petite troupe de mon frère était séparée des goums amis par un fort parti de rebelles : l'insurrection avait fait tache d'huile et s'étendait vers l'Est. Qu'on juge de notre émoi; il n'y avait plus à Biskra que M. de Chabrol, qui pouvait partir d'un moment à l'autre, et alors nous serions obligées de rentrer à Constantine. C'était une séparation encore plus grande, nous semblait-il, et, d'un autre côté, je



désirais revoir mes parents, ne fût-ce que pour parler avec eux de nos inquiétudes au sujet de Lucien.

La petite oasis qu'il avait été chargé de corriger ressemblait à un fortin du moyen âge; un sentier de chèvre pour y parvenir, et comme moyen de défense ceux que la nature généreuse avait semés autour de son rocher à pic.

L'oued Chetbah, qui lui donnait son nom, coulait à ses pieds pendant deux mois de l'année et arrosait quelques palmiers assez maigres; une fois les chaleurs venues, le lit du torrent desséché servait de route aux caravanes, qui venaient s'approvisionner d'eau potable à sa fontaine, toujours abondamment fournie par une source très pure; cette fontaine était la seule raison d'existence de Chetbah.

Lucien avait reçu l'ordre de l'occuper militairement et, pour ce, il fallait tenir le village qui la dominait. Tout réussit d'abord à souhait. La petite troupe sortie la nuit de Biskra, traversa plusieurs lieues de solitude complète sans éveiller un écho; le désert dormait, les guides connaissaient les moindres difficultés et les évitaient; on campa en plein désert, et lorsque les spahis montrèrent le point sombre que les palmiers marquaient à l'horizon, nul ne savait, à Chetbah, ce qui se préparait pour le lendemain.

Avant le jour, la fontaine était occupée par quelques chasseurs et le restant de la petite troupe s'engageait dans le sentier, laissant les chevaux et les vivres avec les hommes désignés pour garder les eaux précieuses de la source.

Mais à ce moment-là, et depuis une heure, les rebelles avaient connaissance de ce qui se tramait contre eux et, à la hâte, se barricadaient dans leur village, dans leurs maisons. Les assaillants furent reçus à coups de fusil, mais nos hommes, excités par le bruit de la poudre, eurent vite enfoncé les ais mal joints des portes de Chetbah.

Ce fut alors seulement que commença la vraie bataille: celle des rues, si dangereuse quand on s'engage dans un dédale d'impasses sombres, sans issues pour la plupart; les maisons ressemblaient à des terriers, c'étaient des cahutes basses, faites de boue et couvertes de palmes, avec un trou pour entrer et un autre trou sur le toit pour laisser sortir la fumée. Tout cela semé dans le plus grand désordre; on couche le plus souvent en plein air à l'oasis: les chiens errants, les veaux en liberté, les ânes et les enfants grouillant sur le pas des portes; on aperçoit des chèvres capricieuses suspendues à la toiture, broutant le chaume d'orge qui s'entrecroise avec la ramure des palmes.

Quelques chacals font, la nuit, une chasse à outrance aux poules et se chargent de nettoyer des ruelles où le fumier exhausse le sol de plusieurs centimètres.

C'est dans ce joli dédale que Lucien et M. Raimbaud se sont engagés à la tête de leurs hommes; chaque maison se défend, les projectiles pleuvent; ce sont des pierres aiguës qui coupent le visage, de la poix ou de l'huile chaude qui se répand sous les pieds, des cris qui vous égarent, du sable qui vous aveugle. Les femmes se jettent sur les soldats comme des hyènes, mordant et égratignant; il faut se détourner pour ne pas en écraser quelqu'une, et ce détour qu'elles provoquent est un piège; on glisse, on tombe, on est assommé. Il faut faire le siège de chaque taudis, enfoncer les murs à coups de bottes et ne rien laisser debout autour de soi, si l'on veut sortir vivant de la fourmilière.

Il fallut quatre heures pour se rendre maître de l'oasis, et la nuit se passa à palissader le côté accessible, car il était à craindre que les hommes de Chetbah fissent une tentative pour reprendre leur village. Les silos furent visités; ils renfermaient du grain pour une semaine, et l'eau, placée sous la défense de la petite citadelle, ne pouvait manquer; il n'y avait donc qu'à faire bonne garde en attendant les événements.

Lucien n'a pas écrit pour nous son journal d'assiégeant et d'assiégé, et je le regrette, car je suis incapable de fournir des indications exactes sur les mouvements tournants, les surprises, les revanches, qui firent de la défense de Chetbah un glorieux fait d'armes. Le général, trompé par le rapport du caïd de Sidi Okbah, avait cru que la prise de l'oasis mettrait fin aux rébellions de quelques cavaliers; elle souleva tout ce côté de la plaine, et tandis qu'on se battait au désert, on voyait avec terreur les provisions s'épuiser dans la petite oasis. Ils étaient là-haut cinquante Français autour du drapeau, chantant pour se tromper, faisant la nuit de maigres *razzias*, d'où ils rapportaient un peu de riz, du cousscouss, rarement un mouton. Trois hommes avaient été blessés à l'assaut, on les soignait, on leur réservait les bons morceaux, le lait de chèvre, que donnait une prisonnière à longues cornes, très effarouchée par la vue des pantalons rouges. Ces blessés étaient les enfants chéris de leurs camarades; il y avait de la pitié, mais il y avait aussi de l'orgueil dans l'affection dont on les entourait; ils étaient le vivant témoignage du combat soutenu, du triomphe payé avec du sang. L'un d'eux blessé au doigt faisait la lecture aux autres; les livres manquaient, mais l'ordonnance de Lucien avait apporté à l'ambulance les journaux dont j'avais enveloppé ses chaussures et le reste; et il y avait dans ces pages incomplètes, anonnées par un lecteur inhabile, matière à entretiens, à discussions, où le pittoresque dominait dans de larges proportions.

Cependant, les troupeaux indigènes mouraient de soif autour de Chetbah; en vain leurs gardiens essayaient de tromper la vigilance de nos



hommes; si un burnous suspect s'approchait, il voyait briller la baïonnette et se sauvait épouvanté; cela permit de ravitailler la place; mais les ennemis, comprenant qu'ils perdaient plus que nous à ces escarmouches, changèrent de tactique; on renvoya les troupeaux et on élargit le cercle qui faisait nos soldats prisonniers.

Au bout de huit jours de ce système, Lucien et ses hommes furent obligés de supprimer un repas par vingt-quatre heures; bientôt il fallut abattre un cheval, puis un autre; la famine et ses horreurs étaient à la porte de Chetbah, guettant nos hommes; et à l'horizon nul secours, aucune nouvelle... Les vaillants chantaient encore, ils offraient des bouquets, cueillis autour de la source, à leurs officiers qui cachaient des larmes sous leurs sourires : « Et dire que je n'ai pas même une goutte d'eau-de-vie à leur offrir en échange! murmurait le jeune Raimbaud, en retournant d'un geste tragique sa gourde vide.

— Ce sera pour la semaine prochaine, répondaient les autres.

— Plus de sel, plus de pain, plus de vin... Si demain aucun secours ne nous arrive, il faut abandonner l'oasis et aller nous faire tuer dans la plaine. Qu'en penses-tu, Raimbaud? demandait Lucien à son camarade.

— Je pense comme toi.

Le lendemain, les lorgnettes interrogèrent tout le jour l'horizon; rien ne parut que l'imperceptible ligne des goums, faisant la garde autour des Français. Pourtant le soir, il sembla que la ligne était interrompue du côté de Sidi-Okbah, du côté des secours; mais la nuit tombait et on ne put rien préciser.

Au petit jour, Lucien reprit son poste d'observation, et il vit de grands mouvements dans la plaine; il n'y avait plus de doute, l'ennemi se massait pour attaquer une armée de secours.

— Mes amis, courage, on vient nous débloquent; soyons prêts à rejoindre la colonne.

Hélas! c'est à peine si cette poignée de braves se tenait debout. Lucien fit faire une distribution de viande et de café qu'il tenait en réserve pour cette heure suprême; il fit sonner les trompettes, et l'on descendit la rampe qui conduisait à la fontaine; tout au fond de la plaine, les clairons les appelaient.

Ils marchèrent ainsi pendant deux heures, se traînant sous un soleil de feu dans la plaine aride, essuyant quelques coups de fusil isolés, auxquels ils répondaient aussitôt, formant le carré pour se défendre. Tout à coup un gros d'ennemis vint vers eux avec toute la vitesse des chevaux. Lucien commanda halte, disposa pour la défense son petit bataillon et attendit avec eux l'arme au poing; cette fois il fallait vaincre ou se faire tuer par un ennemi dix fois plus nombreux que sa faible troupe.

Ils firent des prodiges, nos braves chasseurs;

toute la France a parlé de leur héroïque constance sous les balles, entourés de cavalerie, mourant de faim et de fatigue.

— Vive la France; en avant, mes enfants! cria Raimbaud en tombant; ne me laissez pas prendre vivant...

— Sauvez le drapeau! soupira Lucien en portant la main à son front.

— Pour nos officiers! En avant! En avant!

Et les voilà tous sauvés, la jonction est faite; on s'embrasse, on relève les blessés; le docteur Raoult est là :

— Allons, pas de plaies mortelles : une jambe cassée Raimbaud; une étoile au front du petit Bleu : c'est la croix d'honneur et un baiser de la fiancée au retour. Vive la France!

Et maintenant courez à Chetbah, vous qui pouvez courir; il y a dix hommes malades autour du drapeau : il faut les secourir.

Le lendemain nous recevions un mot de mon frère : Je suis vivant, blessé au front; ce n'est rien; on me ramène en cacolet.

Oh! ce retour! Tout ce qu'il y avait de Français à Biskra était échelonné sur la route; par déférence on nous avait laissé prendre les devants; l'Etat-Major revenait avec eux de Sidi Okbah, c'était une entrée triomphale qu'on leur ménageait. Je les vois, pâles, braves, se soutenant à peine, les plus malades sur des mulets; le sous-lieutenant Raimbaud dans une voiture; Lucien la tête enveloppée de bandes, mais debout, s'appuyant au bras de mon mari; et les autres, les braves soldats, tombés avec eux : tous déchirés, brûlés, mutilés et glorieux, fiers, avec des larmes dans leurs grosses moustaches; donnant des poignées de main aux camarades, racontant déjà leurs prouesses, jurant pour y faire croire, et se grisant de gloire en attendant la cantine.

Maman était là, dans les bras de son fils, pleurant toutes les larmes de ses yeux; papa tournait autour de lui, le palpait, faisait l'inventaire de tous les trous, de toutes les bosses du pauvre uniforme en lambeaux, et dans son visage vieilli par ce mois d'angoisses, il y avait un rayonnement de bonheur indicible. C'était son fils, ce soldat blessé!

Et Marthe? Marthe était à côté de moi, les joues ardentes, les yeux baignés, criant avec la foule qui nous pressait maintenant : Vive les chasseurs, vive la France!

Lucien s'arracha aux étreintes maternelles pour m'embrasser, et quand je m'effaçai devant ma petite amie, j'entendis mon frère dire à maman, en désignant Marthe : Voulez-vous?

Les deux mères sourirent. Lucien s'approcha de la jeune fille, la baisa au front, et ainsi furent-ils fiancés devant tous, aux portes du désert.

C. DE LAMIRAUDIE



# REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique. —  
Concerts et matinées. — Compositions en vogue.



lève pour deux mois.

Malgré les annonces fallacieuses de la Direction, *Fidelio* est définitivement ajourné. On aurait dû s'en douter, car cet ouvrage n'exige pas une mise en scène si compliquée, et les musiciens de valeur ne manquaient pas à Paris pour en diriger les études. L'idée de déranger l'honorable directeur du Conservatoire de Bruxelles, M. Gevaert, comme devant être la seule planche de salut pour l'œuvre de Beethoven, semble plutôt avoir été inventée et placée là, pour servir d'échappatoire et se dérober, si le besoin s'en faisait sentir. Une fois les décisions et indécisions arrêtées, à l'égard de *Lohengrin*, on a abandonné Beethoven pour Wagner. Ne nous en plaignons pas, cependant, car nous passons pour très retardataires aux yeux de l'Europe entière, en ce qui concerne le maître de Bayreuth et ses chefs-d'œuvre sur nos premières scènes lyriques. Le ténor Van Dick, le seul véritable Lohengrin, qui est la coqueluche des jolies et si gracieuses Viennoises, a été engagé, pour nous initier, vers le commencement de septembre. M. Lamoureux, pour lequel le triomphe du maître allemand a toujours été l'objet d'une sollicitude particulière et qui lui est plus cher que le sien, même, dirige les études de cet ouvrage avec une ardeur de très bon augure. Et ce n'est pas une sinécure que de faire apprendre et exécuter dans la perfection une œuvre de Wagner, surtout les parties chorales et instrumentales. On peut être assuré que tout ce qui sera possible pour atteindre à cette perfection, sera fait par l'éminent musicien.

Du reste de très brillantes soirées font prendre patience au public de l'Opéra, avec le *Mage*, *Hamlet*, *La Juive*, *Faust*, *Sigurd*, *Henri VIII*, *Le Rêve*, *Rigoletto*, *Coppelia*, etc. On pourrait se contenter à moins.

A l'Opéra-Comique, *Lakmé* poursuit le cours de ses triomphes comme il y a huit ans. Le public acclame toujours ses mélodies savoureuses,

l'ÈRE des vacances est ouverte pour l'Opéra et les plus belles fleurs du parterre directorial s'en vont disperser leurs parfums vers d'autres horizons, jusqu'au mois d'octobre. Telle M<sup>me</sup> Melba, que Londres nous en-

comme ses élégantes harmonies, que poétisent une inspiration et un style d'une grâce vraiment exquise.

La première de *Le Rêve*, drame lyrique de L. Gallet, tiré du roman d'E. Zola, musique de Bruneau, a été retardée par l'indisposition de M. Delaquerrière. M. Engel, engagé pour le remplacer, met la dernière main au rôle de Félicien. Avec cela, M. Carvalho a pour finir la saison un répertoire fort remarquable : *Lakmé*, *Mignon*, *Mireille*, *Carmen*, sans compter les petites perles qui entourent ces gros diamants et dont M<sup>me</sup> Arnoldson augmente encore l'éclat.

La partition de *Griselidis*, l'œuvre si artistique de MM. A. Sylvestre et E. Morand, donnée à la Comédie-Française, offre pour le chant un certain nombre de couplets d'une gracieuse poésie. Le rôle du musicien, M. Laurent Léon, était plus qu'agréable, car il est impossible de n'être pas heureusement inspiré par d'aussi charmants vers.

Malgré le nombre de musiciens qui déjà ont été planter leur tente, les uns, au bord des plages, les autres, sous les ramures transformés en cataractes! la musique n'a pas chômé à Paris ni dans ses environs. Elle a réveillé les échos du Petit Trianon, endormis depuis plus d'un siècle. La ravissante petite scène de l'infortunée Marie-Antoinette a redit ses airs préférés; mais à côté de l'empreinte de son charmant sourire, le souvenir de son martyre, de ses douleurs de mère, d'épouse et de reine, si noblement endurés, jetait un voile de tristesse au cœur de plus d'un spectateur. Nos lectrices savent que c'était au profit de la souscription Houdon qu'avait lieu cette solennité artistique, où la reconstitution d'une époque disparue, la résurrection de ses chefs-d'œuvre n'était pas le moindre intérêt. On y a entendu *La Gageure Imprévue*, comédie de Sedaine; *Psyché et l'Amour*, ballet composé par M. Hansen sur des motifs de Lulli, Gluck, Grétry, Dalayrac, Rameau, etc., et dansé par le corps de ballet de l'Opéra. Puis est venu le gracieux opéra-comique de Jean-Jacques-Rousseau, *Le Devin du village*, joué par les meilleurs artistes de M. Carvalho. Toute la partie musicale étant placée sous la direction de M. J. Danbé, on devine quel art et quel respect de la tradition l'éminent chef d'orchestre a apporté à son exécution.

La musique n'a pas été exclue de l'imposante manifestation catholique qui a eu lieu sur la butte Montmartre pour la consécration de la plus imposante basilique de France : Le Sacré-Cœur. La superbe messe de César Franck, aux



harmonies grandioses, se trouvait merveilleusement dans son cadre, et l'orgue aux voix multiples et puissantes y ajoutait sa majesté céleste et ses poésies infinies. La voix sympathique et chaude d'Escalais s'était faite presque archangélique dans le *Panis Angelicus*, comme dans le beau cantique qui l'a suivi. Elle remplissait ces arceaux immenses qui, pour la première fois, vibraient aux ondes sonores du magique instrument :

L'orgue, le seul concert, le seul gémissement  
Qui mêle aux cieux la terre !  
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant  
Et les forêts bénies,  
Murmurer ici-bas quelque commencement  
Des choses infinies ! (1)

Quelle inoubliable cérémonie et quel splendide panorama !

De là-haut, les concerts qui s'agitent en bas semblent tout petits. Les plus attrayants se font rares. Dans ce nombre, nous placerons celui de la *Société chorale d'amateurs*, dirigé par les auteurs des ouvrages du programme et par M. Ch. René, qui remplaçait M. A. Maton avec une réelle maîtrise. C'était un beau début que cet oratorio de Hændel : *Jephthé*, dont les chœurs sont admirables. L'air du premier fragment : « Gloire à toi, guerrier », chanté dans le meilleur style par M<sup>lle</sup> Menusier, a été longuement applaudi. C'est un excellent soprano dont les notes élevées sont superbes et d'un charme exquis. On peut dire que le « chœur des jeunes gens et jeunes filles » duo de l'amour et de la jeunesse, extrait de l'Ode triomphale, a été l'un des grands succès de la séance. Accompagné par l'auteur, M<sup>lle</sup> A. Holmès, qui semblait communiquer à toutes ces belles voix son entrain et le feu sacré qui l'anime, ce morceau a été bissé et la grande musicienne vivement acclamée. L'effet en est extrêmement brillant et les oppositions ménagées avec un véritable sentiment de la peinture musicale.

Les fragments de *Rédemption*, du célèbre maître Gounod, sont toujours entendus et applaudis avec un religieux enthousiasme, auquel la jolie voix de M<sup>lle</sup> Menusier apporte sa note sraphique.

Un intermède fort attrayant, précédant la deuxième partie du concert, a permis d'apprécier le distingué flûtiste, Paul Gennaro, qui a rendu, avec grande délicatesse de sentiment, deux ravissantes pièces : *La Romance en sol*, de M<sup>me</sup> A. Gennaro-Chrétien, l'éminente musicienne, auteur du *Menuet de l'Impératrice*, dont nous parlions dernièrement, et la *Chanson d'amour*, de Doppler.

*Le Miracle de Naïm*, drame sacré, dirigé par l'auteur, M. Maréchal, a obtenu d'unanimes

applaudissements pour sa musique sobre et savante, autant que pour le poème, délicieusement naïf, écrit dans une note si parfaitement archaïque par M. Paul Collin. Grand succès pour M. Gogny, de l'Opéra-Comique, dont la diction est remarquable et la voix d'une douceur rare dans les phrases de sentiment ; suffrages très mérités. M<sup>lle</sup> Héglon, de l'Opéra, doit surtout son succès à sa beauté. Sa voix de contralto possède d'assez belles cordes graves, mais elle manque d'égalité dans les autres registres. Cette artiste nous semble aussi manquer de naturel et de simplicité dans les passages dramatiques.

Les fragments des *Saisons*, d'Haydn, deux chœurs d'un grand charme, puis un autre chœur, de B. Godard, ont été des mieux enlevés et des plus réussis. M. G. Maton tenait le piano d'accompagnement avec une réelle supériorité.

Celle de l'enseignement de M<sup>lle</sup> Marie Maingon s'est affirmée une fois de plus à sa dernière matinée, où M. Ch. Widor présidait à l'examen de ses élèves. Parmi la jolie pépinière de pianistes qu'elle y a fait entendre, un grand nombre mériteraient une mention spéciale pour le goût et la correction de style dont elles ont fait preuve dans des œuvres de Mozart, Weber, Hændel, Chopin, Widor, Massenet, Saint-Saëns, Godard, Paderewsky, Wagner, etc. Nous nous bornerons à constater les progrès acquis avec une rapidité qui tient du prodige et fait le plus grand honneur à l'excellente méthode de M<sup>lle</sup> Maingon.

La place nous manque pour enregistrer dans ses détails le succès obtenu également par M<sup>me</sup> Lafaix-Gontié, dans sa matinée annuelle d'élèves. Nous félicitons la vaillante artiste, en même temps que le professeur, qui forme et dirige de si jolies voix, et des pianistes qui sont déjà des virtuoses.

Parmi les compositions fort goûtées en ce moment, nous citerons pour le piano : *Légende slave*, par A. Bourgault-Ducoudray, d'une mélodie pénétrante et étrange à la fois ; bonne moyenne force. — Dans le même degré, nous placerons une fort charmante valse, par F. Behr : *A la plus belle*, relativement facile. — La gracieuse idylle de P. Rougnon : *Parmi le thym et la rosée*, l'est encore davantage, mais c'est une petite perle. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Les deux menuets de G. de Kervéguen, *Menuet tendre* et *Menuet pompeux*, plairont beaucoup par la grâce du style et l'élégance de la forme ; moyenne force. — Pour le chant, son *O Salutaris*, solo pour mezzo-soprano, est d'un beau sentiment religieux et très mélodique. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

*Israël en Egypte* et *Le Rêve* feront l'objet de notre prochaine chronique.

M. L.

(1) V. Hugo, *Ch. du crépuscule*.



# CHAUSSEE

1<sup>er</sup> Juillet 1891.



N dépit du mauvais temps, les fleurs se sont épanouies, radieuses, au Pavillon de la ville de Paris.

Les rhododendrons aux couleurs vives se groupaient en parterres touffus, les bégonias aux larges calices de corail, jetaient leur note vive à côté des primevères lilas, vaporeuses comme le crépuscule, les roses se multipliaient en leurs variétés incomparables, les caladium aux feuilles transparentes, malades, d'un vert passé, blanc anémique, jaune décoloré, comme des plantes fatales sorties des marais sous les pas des Erynnies, les plantes exotiques, cycas géants, bananiers, arocarias aux palmes sombres et lustrées, formaient un cadre parfait à l'orchidée fantasque qui lance son caprice au bout de la liane flexible et ténue, comme un talisman né en une seconde sur le jonc stérile.

Et vraiment ne sont-elles pas fées ou filles de lutins, ces petites, tantôt semblables à une guêpe pourprée aiguisant son dard, tantôt retombant en une grappe de fines clochettes, tour à tour étoiles immaculées et coupes sinistres, bijoux délicats dans cette espèce, nommée *Cattleya*, d'un mauve très pâle, un peu rosé, avec un cœur d'albâtre où se devinent à peine des pistilles d'or, comme certaines âmes exquis qui se dérobent !

Nous les avons revues à la Fête des Fleurs ornant les coupés de grand luxe sans éclipser les breaks de famille enguirlandés de bleuets, de marguerites, de fins muguets, d'acacias odorants, d'où surgissaient des figures épanouies d'enfants, lançant des bouquets à toute volée.

Les humbles moissonnaient sous les pieds des chevaux les projectiles embaumés, et le lendemain nous avons sans doute porté à notre ceinture, achetée à la modeste marchande de la rue, une de ces fleurs de la bataille.

Le lendemain !... Paris, sans omnibus et sans tramway, avait un aspect particulier, à coup sûr plus coquet ; ces estimables véhicules dont les conducteurs avaient jugé à propos de se déclarer en grève, ne sont pas absolument décoratifs ; l'antique diligence avec ses grelots et son postillon botté, en perruque à marteau, était certes plus pittoresque ; les carrosses dorés avaient plus de noblesse que nos voitures de

maîtres, et les chaises à porteurs, donc !... et beaucoup de choses encore.

C'est si vrai, que nous allons chercher là nos idées de réjouissances quand nous les voulons exquis.

Il s'exhale du passé un parfum discret que nous avons retrouvé tout dernièrement à la fête de Trianon, donnée en l'honneur de Houdon.

Trianon ! ce coin charmant des royautés mortes, ce nid de beauté et de plaisirs, que Louis XVI offrit à Marie-Antoinette aux premiers jours de leur règne, en tournant un compliment fort délicat qui émerveilla la cour ; le Dauphin de la veille, le forgeron silencieux et timide, s'était transformé.

La reine l'accepta joyeusement « à la condition qu'il y viendrait seulement sur invitation ».

Elle avait souvent manifesté le désir « d'avoir un lieu de plaisance où elle pût faire ce qu'elle voudrait ». Le caprice était innocent, la reine voulait être bergère.

Elle s'occupa de l'installation avec un entrain sans pareil ; c'était si gentil d'oublier les grandeurs ! Elle se montrait si jeune, si gaie, si insouciant dans son royaume champêtre, qu'elle planta un saule pleureur, par manière de poésie, sans penser que c'était un arbre de cimetière.

Quelque temps après, les travaux s'étaient accomplis comme par enchantement ; houlette en main, suivie de ses moutons, en organdi et en tablier de mousseline, la fermière reçut le fermier. On goûta sur l'herbe. Les fraises du verger, le pain bis du moulin, le beurre de la laiterie furent déclarés excellents.

La chronique ajoute que « le roi goûta fort le fromage pétri par de si jolies mains, en reprit deux fois et eut les lèvres environnées d'une blanche moustache de crème. »

Aussi, en parcourant le jardin abandonné où la nature demeure éternellement jeune, je croyais, derrière les taillis, voir passer des ombres et ouïr des soupirs, sous le temple de marbre verdi où l'Amour de Bouchardon taille son arc dans la massue d'Hercule.

J'errais à l'aventure, prise par la rêverie d'antan, quand voyant les fenêtres s'ouvrir et le soleil pénétrer à pleins rayons dans ce pauvre palais devenu solitaire, je me souvins de la représentation,

La salle de spectacle, cette adorable bonbonnière, qui remplaça la grange de Marly où l'illustre troupe fit ses débuts, avec son plafond de Lagrénée où l'Olympe danse sur des nuages, ses deux pures colonnes ioniennes supportant le fronton sur lequel Apollon étend sa lyre, ses



trois galeries soutenues par des pilastres sculptés, est un véritable objet d'art, œuvre délicieuse de Mique.

Nous y avons revécu le XVIII<sup>e</sup> siècle, durant quelques heures fugitives.

Sur la pochette se jouait merveilleusement, en sourdine, un peu plaintivement peut-être, comme un écho de ce clavecin que Marie-Antoinette avait reçu de Vienne et tant aimé, l'air de son vieux maître, « Iphigénie en Aulide », de Gluck.

Ainsi, l'évocation se faisait d'elle-même; ce n'étaient plus mesdames Marsy, Ludwig et Müller qui détaillaient admirablement devant nous *La Gageure imprévue*, de Sedaine, mais bien Marie-Antoinette elle-même avec ses acteurs, le chevalier de Coigny, le duc de Guiches, le prince d'Hénin, M<sup>mes</sup> de Polignac, exécutant « royalement mal » ce badinage plein d'esprit et de gaieté.

Ce n'étaient plus les invitées d'aujourd'hui, en robes collantes, en capotes minuscules, en coiffures ébouriffées dites à la grecque, qui applaudissaient du bout de leurs doigts gantés, mais les princesses d'autrefois, les dames d'atours, leurs sœurs et leurs filles, ces quarante élues des premiers jours, « en paniers et en poudre », avec *Monsieur* et les princes, toute la cour intime se demandant s'il fallait « claquer la reine », sifflée hardiment par Louis XVI... cette reine qui leur disait, avec une aimable crânerie et une révérence à la paysanne, en s'approchant de la rampe où fumaient les quinquets : « Messieurs, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous amuser, j'aurais voulu mieux jouer pour vous donner plus de plaisir, une autre fois je ferai plus d'efforts. »

Puis Babet, redevenue souveraine, traita en badinant, au petit lever, le roi de *barbare*.

Le ballet, fort galant avec ses grâces mignardes, ses poses langoureuses, rythmé sur les vieux airs de Lulli, a joliment continué l'illusion. On dansait ainsi, lentement, noblement, développant la fable de Psyché, et une fois, dans l'entr'acte, le comte d'Artois, avec une hardiesse et une élégance sans pareille apprises de « Petit Diable », un équilibriste en faveur, dansa, sans balancier, sur la corde raide.

Le *Devin de village* termina le spectacle; Jean-Jacques lui-même, d'humeur si hargneuse, eût été satisfait.

La toile tombe, nous montrant le séduisant médaillon de la reine, de la reine souriante, à Trianon, soutenue par des nymphes. Avec cette apparition, dans la teinte bleue pâle des draperies, dans les blancs et les ors adoucis de la salle, au balcon, aux loges en œil-de-bœuf d'où pendent des guirlandes pâlies comme il convient à des fleurs de cent ans, nos Parisiennes ravies, un

peu émues, dans la demi-lumière, parlent à voix basse, comme devant « Sa Majesté ».

Le passé règne ici, le présent n'y vient qu'en intru, les lieux sont restés fidèles, et les muses de la voûte contemplent, étonnées, *ces vivantes* qui les ont réveillées de leur long sommeil.

Qui sont ces audacieuses? Et, naïvement, ces pauvres muses arriérées cherchent une Altesse.

Un soir, il y a longtemps encore, on illumina pour une autre souveraine.

Napoléon I<sup>er</sup> offrait une fête à l'impératrice, mère du roi de Rome.

Ce fut une féerie, un ruissellement de lumières, l'enivrement du triomphe écrit partout en lettres de flammes et non plus le charme intime de la cour de Marie-Antoinette.

Trianon fut nimbé d'étoiles et certaine audacieuse aéronaute s'éleva dans un ballon illuminé figurant au ciel une énorme couronne impériale.

La pluie vint, torrentielle, éteindre ces feux; l'empereur resta debout, tête découverte, dehors sous l'orage, et tous les courtisans, forcés de l'imiter, s'enrhumèrent.

Les manufactures de soies de Lyon gagnèrent cent mille livres en remplaçant les habits perdus.

Dans le parc (je reviens à ma promenade), les grandes eaux jaillissent, s'élancent, écument, ranimant le spectre du Roi-Soleil.

Le retour fut délicieux le long de la route de Versailles; bercée par le cahotement régulier du landau, voyant fuir les champs noyés dans une buée grise, écoutant le tonnerre qui s'éloignait peu à peu, les yeux mi-clos, j'avais à mon côté une grande artiste toute rêveuse, en face de moi un historien fort absorbé; nous nous figurions tous trois y être encore...

A Viroflay, la pluie a cessé; nous avons baissé les vitres et respiré l'odeur des bois mouillés où se marient tous les arômes en une senteur grise; la forêt toute fraîche était admirable; dans ses profondeurs, un cor intrépide sonnait allègrement, les pinsons lustrant leurs ailes nous saluaient au passage, la nature entière respirait l'apaisement suprême qui suit l'orage et, généreuse, nous en enveloppait. Un paysan, la pioche sur l'épaule, nous croisa en nous considérant d'un œil tranquille; une femme le suivait de loin, le dos courbé sous une hotte de mouton humide. A Chaville, les gamins sortaient de l'école avec des cris et des jeux.

Le bois de Boulogne frissonnait d'aise sous l'averse, qui l'avait délivré de nos poussières mondaines; le lac solitaire, dans une buée d'argent, était poétique comme un lac d'Ecosse...

C'est délicieux le dix-huitième siècle, mais qu'il fait encore bon vivre au dix-neuvième!

ALIX.



## DEVINETTES

## Mots en triangle syllabique

Pays chimérique. — Poisson à l'œil brillant. — A Brest. — Dans les dominos.

## Devises

Quel roi d'Europe avait pour devise : « Une herse et ces mots : Seconde sûreté ».

## Mots en carré

Mon *premier* est un corps vitreux et translucide.  
 Mon *deux* est un pays de bien peu d'avenir.  
 Mon *trois* est une ville du pays du bon cidre.  
 Mon *quatre* est une femme et « ne voit rien venir ».

## Logogriphe

Je possède six pieds et j'habite les cieux.  
 Si de m'ôter le cœur vous avez le courage,  
 Je deviens à l'autel un ornement pieux.  
 Sans tête je suis propre à différent ouvrage  
 Et l'on a grand besoin de moi pour vêtement.  
 Pour peu qu'un de mes pieds soit changé seulement,  
 Je suis vieille province, à présent envahie,  
 Florissant autrefois, près de la Thessalie.

(Communiqué par CLAIRE PLET.)

## Charade

Aux oiseaux vous donnez mon premier.  
 La musique donne mon dernier.  
 Poète anglais est mon entier.

(Communiqué par MÉLANTINE.)

## Mots en croix

Avec les lettres suivantes, former deux noms de fabulistes célèbres :

T E E E O N N A A I S L P F



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUIN

## MOTS EN TRIANGLE :

C A D E N A S  
 A R A M I S  
 D A V I D  
 E M I R  
 N I D  
 A S  
 S

LOGOGRIPE : Rapide — Raide.

QUESTION DRÔLATIQUE : La sincérité augmente les sentiments francs (les centimes en francs).  
 Le système métrique réduit les francs en centimes.

CHARADE : Ale vin.

FANTAISIE : Etienne-Marcel.

## MOTS EN CARRÉS SIAMOIS :

A L E P  
 L E U R  
 E U R E  
 P R E S A G E  
 A G E N  
 G E N T  
 E N T E

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Nous voici dans la saison où les costumes prennent un peu d'originalité. Il s'en crée même de tous spéciaux aux plaisirs de ladite saison, tels que le costume de pêche, de bateau, de lawn-tennis. Voulez-vous, mesdemoiselles, que je vous les décrive ?

Le costume de pêche se fait en escot bleu marine; il se compose d'un pantalon terminé par un volant monté à un poignet qui enserre la cheville, et d'une blouse, à empiècement froncé, descendant au volant du pantalon et prise dans un corselet lacé ou boutonné; la manche large, épaulée, finit au coude par un volant.

Le costume de bateau se fait en molleton crème à rayures bronze, rouges et bleues, de ton foncé et très fines.

Le pantalon en molleton et la jupe taillée en biais, les deux arrêtés à la cheville; puis une blouse marine dont le grand col, rejeté en arrière, découvre le cou, la blouse retombe en bouffant sur la jupe. La manche large, épaulée, se fronce à un poignet haut et large. Le chapeau canotier est le complément de cette tenue confortable et gentille, dont la façon laissera les mouvements libres si l'on veut manier l'aviron.

Enfin, le costume de lawn-tennis se fait soit avec l'étoffe qui prend le nom de ce jeu si en vogue, soit avec une vigogne brouillée de plusieurs tons de la même couleur.

Une jupe plissée derrière, une chemisette en fin lainage rayé et la veste en uni.

A ces costumes de fantaisie, qui sait si nous ne serons pas forcée d'ajouter bientôt le costume de vélocipédiste ? Nous le regretterions fort, cette manière de locomotion n'étant nullement féminine; elle est disgracieuse, et pas du tout modeste.

Quoique nous ayons déjà rencontré des jeunes filles dirigeant le vélocipède, nous affirmons que c'est l'exception; espérons qu'il y aura peu d'imitatrices.

A bon droit, les jeunes gens et les collégiens ont adopté une tenue commode ayant de loin, de très loin, une ressemblance avec celle du jockey, sauf pour la couleur.

Culotte en jersey, collante et arrêtée au-dessous du genou, où elle enferme le bas de bourre de soie noire et se boutonne sur le côté. Le maillot, en jersey, maintenu dans une ceinture de cuir ou enfermé dans la ceinture de la culotte, et la casquette jockey, ou celle dite chemin de fer; marron foncé, tête de nègre, sont les seules couleurs admises, ajoutons le noir, qui est toujours de mode.

La basque rapportée, qui fait d'un corsage un

gentil pardessus, continue à se montrer sous des aspects différents. Les jeunes filles qui font du crochet peuvent se faire une élégante garniture de costume avec du fil écreu ou bis, numéro quarante. Elles disposeront des rosaces, en forme de V, qu'elles appliqueront sur le corsage devant et dos; plus petit pour le bas de la manche et, si l'on veut, un autre crevant le gigot. Ces rosaces peuvent faire une basque rapportée dont le bord formera des dents; l'on disposera les rosaces en conséquence. Il n'est pas nécessaire que ce travail soit fait de rosaces, bien d'autres dessins peuvent être utilisés. On peut encore faire ainsi une chemisette dont le dessin se détachera sur un transparent de couleur.

Vous saurez, mesdemoiselles, que les étoffes légères sont fleuries de grands bouquets, de plus petits, de trains non interrompues de liserons courants, et qu'elles sont mises en biais pour la jupe.

Très étrange, cette disposition qui enveloppe en genre *mirlitonesque*. Cela ne peut se faire qu'avec une étoffe en grande largeur.

Les jupes se taillent en biais, se froncent et inclinent derrière, un genre de parapluie fermé qui tend encore à amincir. En nombre d'occasions, il faut donc les relever juste au milieu par un mouvement du bras passé derrière et dont la main tamponne la jupe sur la tournure. Ce mouvement doit être bien naturel puisque toutes les femmes le font, c'est même assez amusant à observer; très peu relèvent la jupe de côté.

Les chemisettes en batiste de coton à petits dessins sont fort à la mode; avec la veste, c'est une petite mise jeune, coquette et bien de saison.

On peut la parer d'un fin plissé posé en jabot ou de deux plissés se regardant et descendant en spirale. Il y en a qui sont plissés jusqu'à la poitrine pour se terminer en bouillon.

Les chapeaux ronds deviennent plus petits, les bords moins torturés. En villégiature, au bord de la mer, pour les excursions la grande capeline a le privilège de coiffer jeunes filles et jeunes femmes, quand les plus... avancées n'arborent pas la casquette de drap de forme plate et à visière de drap.

Les fillettes sont habillées de lainage crème plus ou moins diversement coupé de lignes de couleurs. Leur corsage, réuni à la ceinture de la jupe, se garnit de bretelles, de draperies qui viennent se perdre dans une ceinture en ruban, nouée derrière d'un simple nœud, ou, sur le côté, d'un nœud à longs pans; celui-ci pour la toilette habillée.

Des chapeaux extravagants en paille, en batiste bouillonnée, ont la forme de la capote du cabriolet.

Décidément, c'est encore le bas noir qui a la vogue pour les grands et les petits.

La broderie en coton de couleur sur galon étamine fait une très gentille garniture de tablier et de



robe en cotonnade et en flanelle. Une forme de tablier toute mignonne se compose d'un corsage en façon de bretelle, décolleté carrément, monté à une étroite ceinture à laquelle la jupe se rapporte par un froncé. Plusieurs rangs de points anglais forment encadrement au-dessus de l'ourlet. La très courte

jaquette et la veste n'ont rien perdu de leur vogue, c'est qu'elles joignent à beaucoup de confortable une grâce très coquette. Souhaitons-leur longue vie, car on ne trouvera rien de mieux.

CORALIE L.

Le 6<sup>e</sup> Album de travaux de l'édition blanche, numéro du 20 juin, contient : Chaise paillée avec coussin. — Poche pour pendre à un paravent. — Bonbonnière en forme de cœur. — Long cordon en peluche pour photographies à superposer. — Deux encadrements au feston pour mouchoir. — Boîte à timbres-poste couverte d'étoffe ancienne. — Petite table vide-poche en peluche et étoffe ancienne. — Dentelle. — Vide-poche en velours rouge drapé et garni d'étoffe ancienne. — Niche à chien d'appartement.

### VISITES DANS LES MAGASINS

Les costumes d'été que fait M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, sont charmants; ses façons révèlent un goût très parisien et le travail ne laisse rien à désirer, il est soigné dans les plus petits détails. Voici un costume en fine mousseline de laine bleutée fleurie de bouquets de bluets qui est tout à fait réussi.

La jupe est garnie de deux falbalas de tulle festonnés. Le corsage froncé, se perd sous une très étroite ceinture en galon montée à la jupe et qui fait la pointe; des épaulettes en tulle soulevées sur le bouffant de la manche.

En mousseline imprimée, garniture de broderie, costume charmant pour garden-party.

Charmante la veste en escot doublé de taffetas changeant avec de petits revers brodés, et des poches partout où la commodité et la coquetterie permettent d'en mettre. Elle reste flottante ou se ferme d'un seul bouton soit sous le revers, soit à la taille, comme on le préfère.

\*\*\*

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN  
55, rue Montorgueil, à l'entresol.

Voici des renseignements précis et utiles qui contenteront nos lectrices. A cette époque d'excursions il faut une chaussure bien faite et solide. Nous signalons la botte *Touriste* en veau mégis à lacet, claque carrée en maroquin, talon bas et forte semelle à 14 fr. 50. La botte en veau mégis à lacet ou à boutons, claque carrée en veau ciré, talon bas en cuir; chaussure d'excursions : 18 fr. 50.

La botte en veau mégis fin à lacet, couture prolongée sans empeigne, bout verni rapporté, talon de cuir : 16 fr. 75. Très agréable au porté pendant les fortes chaleurs; le pied bien soutenu y est à l'aise et sans pression gênante, puisqu'elle est sans couture. La botte en coutil quadrillé noir et blanc, empeigne chevreau glacé, coûte 16 fr. 50, très gentille et chaussant avec élégance.

La maison Kahn a un grand choix de souliers Richelieu en chevreau glacé avec semelle forte ou fine à 14 fr. 50. Pour les enfants, une botte de fatigue en maroquin lacé ou à boutons et à double semelle coûte, du n<sup>o</sup> 23 au 26 inclus, 7 fr. 75; du 27 au 33 inclus, 9 fr. 75. Pour les grandes fillettes, du 34 au 39 inclus, 11 fr. 75. Envoi franco du catalogue illustré.

\*\*\*

Dire que les costumes de M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy, ont beaucoup de succès, n'étonnera pas les élégantes qui ont su apprécier le talent de cette excellente couturière.

Dans la combinaison des couleurs et des étoffes de fantaisie, rien ne choque le goût; c'est d'une harmonie parfaite, dont les dentelles, les broderies et les rubans relèvent encore l'élégance.

Etoffes de choix à dispositions nouvelles, tissus excellents, se trouvent chez M<sup>me</sup> Turle.

Des gazes, des barèges, des tulles unis font, avec l'addition de bengaline ou de taffetas, des toilettes d'été habillées, pour visites de château, casino, matinées, etc., etc.

Il y a aussi la mousseline laine brodée et de fins lainages, que M<sup>me</sup> Turle emploie pour le genre habillé, et des lainages ou broché bourru qui ont un cachet tout particulier.

La pèlerine Henri II, en broderie et dentelle, comme la fait M<sup>me</sup> Turle, est bien jolie, et ne ressemble que de loin à celles portées ce printemps. Elle est de mise aussi coquette que gracieuse.

\*\*\*

Nous approchons de l'époque où il est de bon ton de quitter Paris. Les villes d'eaux commencent à être envahies, et les plages à la mode seront bientôt assiégées par une foule élégante, qui viendra se reposer des plaisirs de l'hiver et prendre de nouvelles forces pour les distractions de la saison prochaine.

Nous engageons nos abonnées à faire une visite, avant leur départ, à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Elles y trouveront un très grand choix de manteaux de pluie sans caoutchouc. Ces manteaux dont l'imperméabilité est reconnue, qu'ils soient en soie ou en laine, sont, non seulement d'un grand secours pour préserver les toilettes par les temps pluvieux, mais ils servent encore de manteaux de voyages et leur élégance et leur commodité sont indiscutables.

Aux personnes de province, aux Parisiennes qui ne peuvent se déranger et qui se recommanderont du journal, la maison d'Anthoine enverra franco son catalogue et ses échantillons.



## LA ROSÉE CRÈME

Maison Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne

La Rosée crème, dont nous avons déjà parlé à nos lectrices, est un produit nouveau qui, non seulement, possède toutes les qualités que l'on demande aux préparations de ce genre, mais qui offre en outre, par sa fabrication spéciale et grâce aux savantes lumières de la chimie, des garanties et un résultat que l'on n'avait pas encore obtenus jusqu'à ce jour.

Cette Rosée convient aussi bien à l'élégante mon-

daine qu'à la mère de famille, qui peut l'employer en toute sécurité pour guérir ses bébés des gerçures et des feux causés par le travail de la dentition. Chez la fillette et l'adolescente elle fait disparaître, en très peu de temps, les boutons de jeunesse, et chez les femmes plus âgées, la couperose, l'acné, les points noirs et les rides cèdent rapidement devant un usage suivi.

Le flacon : 3 fr., chez M. Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, au Bon Marché, au Louvre, au Printemps et dans tous les magasins de nouveautés.

## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4840

Modèles de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67.

PREMIÈRE TOILETTE. — Corsage-basquine en pékin pompadour, ouvert sur une jupe en batiste de lin gris clair avec transparent vieux rose; volant froncé en dentelle, avec ruche de ruban faisant tête; chemisette en tulle drapé; revers drapés en batiste de lin sur transparent, bordés de petits volants de dentelle et se terminant en deux pans étroits, brodés, arrêtés sous le bord de la basquine devant; ceinture à boucle; manche demi-longue en pékin, légèrement froncée, avec petit revers de batiste sur transparent et sabot de dentelle. — Petit chapeau rond à ailes de Mercure et guirlande très touffue de petits Silènes roses.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en foulard à rayures de satin, semée de branchettes de verveines roses et rouges; devant princesse à plis ramassés à la taille en pointe éventail; le tablier est relevé sur le côté gauche par un plissé, à tête coquillée, dégageant un panneau de dentelle noire sur transparent du ton foncé de la verveine; deux longues fentes au bas du tablier laissent à découvert le même panneau qui continue en dessous; le corsage décolleté et lacé derrière, est à longues pointes, et retenu, par des bretelles de velours, sur la chemisette de dentelle noire, à manches Moyen âge, très bouffantes, serrées au poignet dans un bracelet de velours (1). — Capote de dentelle noire, formant petit pouf, avec herbes et fleurettes de verveine.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Pantalon en couil rayé marron et beige. Vareuse en même tissu, boutonnée sur le côté à gros boutons losanges dorés; l'encolure, ouverte, est remplie par un petit plastron de toile écrue orné de deux galons d'or; grand col, parements et poches en toile d'Alsace marron et galons d'or.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certaine* recevront ce patron le 16 juillet.

## MODÈLE COLORIÉ

GUIRLANDE, broderie plate et au passé sur ruban en faille ou en satin.

## SALON DE 1891

REPRODUCTION PAR LE PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE : *Les Noces d'or (Bretagne)*, par M<sup>me</sup> M. Pellini.

## SEPTIÈME ALBUM

Petit écran de bougie. — Branchette. — Emilie. — Entre-deux guipure Richelieu. — Guirlande point à la croix. — Serviette à œufs. — Costume de bain pour petit garçon. — Costume de bain pour fillette. — Garniture guipure Richelieu. — Garniture. — Entre-deux. — Costume de voyage. — Branche. — Entre-deux. — Angle, filet guipure. — Cache-corset. — Costume de campagne pour fillette. — L. V. enlacés. — Chemise de jour. — R. P. enlacés. — Camisole de nuit. — V. T. enlacés. — Costume de bain. — C. L. enlacés. — Petite dentelle au crochet. — Pelote-sac. — A. B. enlacés. — Marie. — M. D. enlacés, point à la croix. — Bande d'ameublement, point mosaïque. — Petite bande tapisserie. — F. D. enlacés, pour taie d'oreiller. — Guirlande broderie rococo. — Garniture, guipure Richelieu.

## FEUILLE VII

1<sup>er</sup> CÔTÉ

CHEMISE DE JOUR, pages 4 et 5. }  
CAMISOLE DE NUIT, page 5. } Album de juillet.  
CACHE-CORSET, page 4. }  
ALPHABET POUR DRAPS, assorti à celui pour taies d'oreillers paru en mars, 1<sup>re</sup> partie.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

TUNIQUE BRETONNE, costume }  
de bain, page 5. }  
CORSAGE, costume de cam- } Album de juillet.  
pagne, fillette, page 4. }  
ALPHABET POUR DRAPS, complément.

## BAINS DE MER DU CROTOY

CHEMIN DE FER DU NORD (LIGNE DE BOULOGNE)

4 heures de Paris

HOTEL DEBANT

(SUR LA PLAGE)

LE PLUS CONFORTABLE ET LE MIEUX FRÉQUENTÉ DE LA STATION



# HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

**LANGAGE DES FLEURS**      **MOTIFS D'AQUARELLE**

Renfermés dans un très élégant cartonnage

**PRIX :** Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

*Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants **MODELES D'AQUARELLE** par un choix de dessins faciles à colorier.*

Chaque Album renferme, dans un **TRES ÉLÉGANT CARTONNAGE :**

1°. — **25 MODELES DE PLANTES** d'été ou Fleurs des moissons, dessinées sur bristol, prêtes à être coloriées. Une place blanche est réservée sur chaque feuille pour y fixer la plante semblable récoltée et séchée.

2°. — Des **MODELES DE COLORIS** de chaque plante afin d'en faciliter l'enluminure aux personnes qui préféreraient ne pas les reproduire d'après nature.

3°. — Une Notice renfermant :  
 1° Les principes nécessaires pour herboriser;  
 2° Des renseignements pour l'**ENLUMINURE DE L'HERBIER.**

Pour recevoir franco, adresser un mandat de poste à l'adresse de **M. FERNAND THIÉRY**,  
 Directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES

## VIENT DE PARAÎTRE

En vente au bureau du Journal, 48, rue Vivienne

### TRAITÉ PRATIQUE DE L'ENLUMINURE

DES LIVRES D'HEURES, CANONS D'AUTEL, IMAGES PIEUSES ET GRAVURES

Selon la méthode des Anciens

D'APRÈS LES DOCUMENTS DU MOINE THÉOPHILE ET SELON LES PROCÉDÉS MODERNES DES MEILLEURS ARTISTES PEINTRES-IMAGIERS ET ENLUMINEURS

ET CONTENANT :

La manière de tendre le Vêlin, description des Parchemins, Bristols, Papiers et Ivoieries.  
 — Les brunissoirs et pointes à décalquer. — La gouache. — Les couleurs. — Les ors et leur application. — Les ors à plat, de l'or en relief. — De l'argent, etc.

*Illustré de gravures explicatives dans le texte, avec guide des couleurs en regard et d'une planche coloriée, d'après un manuscrit du Moyen âge.*

UN BEAU VOLUME IN-4°, GRANDE MARGE, SUR BEAU PAPIER

Prix, au bureau. . . . . 6 fr. — Par poste, franco. . . . . 7 fr.

DU MÊME AUTEUR :

### L'Aquarelle-Paysage

UN VOLUME IN-8°, PLANCHES NOIRES ET CHROMOS

Prix, au bureau. . . . . 6 fr. — Par poste, franco. . . . . 7 fr.

Envoyer un mandat à l'ordre de **M. THIÉRY**, directeur du « Journal des Demoiselles »

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 2 rue Chauchât.





1<sup>er</sup> Juillet 1891

Imp. Falconer PARIS

4840

# Journal des Demoiselles

Modes De Paris

Rue Vivienne. 48.

Coiffettes de M<sup>me</sup> GRADOZ, 67, rue de Provence Chapeaux de M<sup>me</sup> RABIT 26, rue de Chateaudun  
Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, rue de la Paix Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN, 55, rue Montorgueil  
Machines à coudre de la M<sup>me</sup> D. BACLE 46, rue de la Paix



